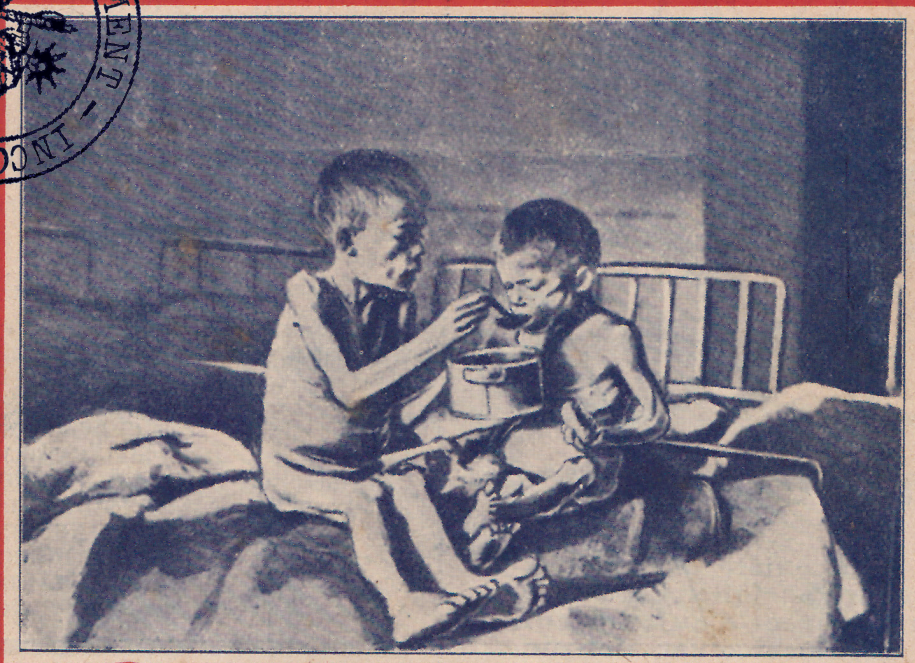
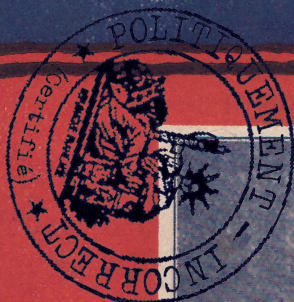


CH. LUCIETO

Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Le Martyre des enfants en Russie

Chaque fascicule contient un récit complet

AU PAYS DE L'ÉPOUVANTE

N° 3



Janvier 1929

ÉDITIONS LA VIGIE THE SAVOISIEN
136, Boul^d S^t Germain - PARIS (VI^e)



Bundesarchiv, Bild 102-00032
Foto: o. Ang. | 1923 ca.

Félix DZERJINSKI, chef de la Tcheka, chargé de l'application de la politique de Terreur rouge.

CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

AU PAYS DE L'ÉPOUVANTE

Une étrange disparition...

La nouvelle de la disparition de M. Lionel Walpool, le talentueux rédacteur du *Daily Magazine*, éclata comme un coup de foudre, et cela d'autant plus que, dès l'abord, elle s'entoura du plus angoissant des mystères...

Les faits, somme toute, permettaient toutes les suppositions, même les pires, et se pouvaient résumer ainsi :

Convoqué la veille au soir par sir Horace Lonsdale, son directeur, lequel lui avait demandé de rectifier l'un des alinéas de son article quotidien, Lionel Walpool s'y était énergiquement refusé et, après une discussion à laquelle avaient assisté la plupart de ses camarades de la rédaction, était parti en faisant claquer les portes.

Dix minutes plus tard, par express, il avait envoyé sa démission.

Depuis, on était sans nouvelles de lui.

La chose était d'autant plus grave que, étant donné l'homme, il ne pouvait s'agir d'un suicide

et encore moins d'une fugue.

Marié à une femme charmante qui l'adorait et à laquelle il rendait son affection au centuple, père de deux beaux bébés qu'il aimait à la folie, Lionel Walpool était un mari et un père irréprochables.

Ne vivant que pour les siens, auxquels, par son travail, il assurait une large aisance, il se gardait bien de faire quoi que ce fut qui pût les chagriner ; ce qui avait permis à un sien ami de dire de lui, non sans malice d'ailleurs, qu'il n'avait même pas les défauts de ses qualités ; ce qui, tout bien considéré, était un hommage.

Les policiers chargés de l'enquête le comprirent si bien que, dès le début, résolument, ils écartèrent l'hypothèse de la fugue.

Quant à celle du suicide, ils ne l'envisagèrent même pas.

C'eût été du dernier grotesque.

Il n'en demeurait pas moins que toutes les recherches entreprises pour retrouver le disparu étaient restées vaines.

C'est alors que, en désespoir de cause, sir Horace Lonsdale, lequel n'avait jamais pris au sérieux la

démission de son éminent collaborateur, mais qui se reprochait amèrement la discussion qui avait précédé sa disparition, demanda à James Nobody de vouloir bien s'occuper de cette affaire.

Le grand détective qui, à l'époque où se déroula le drame dont j'entreprends de raconter les terrifiantes péripéties, se trouvait précisément à Londres, accepta d'autant plus volontiers de se charger de la mission qui lui était ainsi confiée que, sans connaître de vue Lionel Walpool, il ne l'en admirait pas moins.

Ce dernier, en effet, était l'un des premiers, parmi les journalistes anglais, à s'être aperçu, des effets néfastes qu'allait produire la reconnaissance officielle du Gouvernement des Soviets par la Grande-Bretagne, et, en des articles remarquablement documentés, il s'était élevé avec énergie, parfois même avec violence, contre ce qu'il appelait : un crime contre la nation.

Quoi qu'il eût pu dire, écrire ou faire ; le « crime » avait été commis et, à son grand désespoir, un jour était venu s'installer à Londres un ambassadeur des Soviets, le « camarade » Rosengolz, qu'accompagnait une tourbe de tchékistes et d'espions à la solde du Gouvernement de Moscou.

Leur action néfaste ne tarda pas à se manifester et, ainsi que l'avait laissé prévoir Lionel Walpool, bientôt, le « *Nationality Minority Movement* »⁽¹⁾, réorganisé sur la base des cellules, trouva à « *Soviet-House* »⁽²⁾ l'appui et les fonds qui lui permirent d'intensifier son odieuse propagande.

Vinrent ensuite les grèves révolutionnaires des mines et des transports qui, si elles ne ruinèrent pas l'Angleterre, faillirent anéantir, au seul profit de l'Allemagne, son commerce et son industrie.

Courageusement, avec un talent hors de pair, s'appuyant sur des documents irréfutables, Lionel Walpool établit que ces grèves étaient fomentées et subventionnées par Moscou.

Puis, il cita des chiffres. Sur un total de 239.950.000 francs que les mineurs anglais reçurent en guise de secours, il prouva que 147.200.000 francs avaient été adressés directement par les Soviets, au camarade Cook, secrétaire général de la Fédération des mineurs⁽³⁾.

Cette dernière révélation bouleversa les masses

1 — Parti communiste anglais.

2 — Ambassade soviétique à Londres.

3 — Chiffres officiels fournis par M. Cook lui-même.

en Angleterre et suscita un tel « tollé » que les chefs communistes prirent peur et décrétèrent la cessation de la grève.

Mais ne pardonnant pas à Lionel Walpool sa courageuse intervention et son admirable campagne de presse ; ils lui vouèrent une haine mortelle, qui se manifesta par les moyens les plus divers.

Non seulement on tenta de le corrompre, mais on essaya également de le contraindre au silence par la menace.

Rien n'y fit ; conscient d'agir au mieux des intérêts de son pays, Lionel Walpool continua comme devant à dénoncer l'ingérence communiste dans les affaires intérieures et extérieures de l'Angleterre.

Bien mieux, il établit la preuve formelle que, en Chine, l'action entreprise par les Sudistes contre l'Angleterre était dirigée par un agent des Soviets, le camarade Borodine.

Les articles qu'il écrivit à cet égard fournissaient de telles précisions que, après les avoir contrôlées, le Gouvernement anglais se vit obligé de faire des représentations à Moscou.

Or, le 1^{er} février 1927⁽⁴⁾, le chargé d'affaires des Soviets à Londres, Rosengolz, lequel n'en était pas à un mensonge près, crut devoir déclarer officiellement au Foreign Office, que Borodine, bien qu'étant d'origine russe, agissait en tant que citoyen privé, et non pas comme agent au service des Soviets, ce qui dégageait ces derniers de toute responsabilité eu égard à ses actes et à ses discours.

De son côté, Litvinoff, ministre adjoint des Affaires étrangères des Soviets, réitéra cette assurance à sir Robert Hodgson, ambassadeur à Moscou.

C'est alors que Lionel Walpool démontra tout ce qu'avaient de mensongères les déclarations de Rosengolz et de Litvinoff, en publiant un télégramme adressé par ce dernier le 12 novembre 1926 au chargé d'affaires des Soviets à Pékin, et qui était ainsi conçu :

Je vous communique ci-joint la décision du département en vue de son exécution par vous :

1° Jusqu'à ce qu'un représentant soviétique soit nommé à Pékin (il n'y avait alors qu'un délégué of-

4 — Authentique.

ficients), le camarade Borodine recevra ses ordres directement de Moscou.

2° Le Bureau d'Extrême-Orient doit être informé que toutes les décisions et toutes les mesures qu'il prendra touchant la politique du Kuomintang en Chine et l'action politique militaire doivent être arrêtées d'accord avec le camarade Borodine.

Dans le cas de divergences d'avis se produisant sur ces questions, on doit en référer à Moscou pour investigation. Borodine et le bureau d'Extrême-Orient doivent tenir les représentants de Moscou au courant de toutes leurs décisions et de tous les mouvements concernant ces questions.

3° La nomination du camarade Borodine comme représentant soviétique officiel à Canton ne paraît pas opportune. Borodine doit rester chargé du travail dans les provinces soumises à l'Administration de Canton et un représentant officiel auprès du Gouvernement de Canton sera désigné⁽¹⁾.

Non seulement ce télégramme établissait la preuve formelle que Borodine était un agent officiel du Gouvernement des Soviets, mais il établissait par surcroît que Borodine, en soulevant les Sudistes chinois contre l'Angleterre, n'agissait que d'après les directives de Moscou. C'est ce que dut reconnaître M. Baldwin, premier ministre britannique, qui dans la séance du 24 mai 1927, au cours de laquelle il annonça aux Communes la rupture des relations diplomatiques avec les Soviets, donna lecture du document qui précède et qu'il commenta en ces termes :

Les démentis de toute responsabilité en ce qui concerne les actions de Borodine, donnés par le chargé d'affaires des Soviets à Londres et par M. Litvinoff à Moscou, étaient par conséquent mensongers et étaient destinés uniquement à tromper le Gouvernement de Sa Majesté et le public britannique, tandis que sous le couvert de ces démentis, Borodine poursuivait en fait son activité xénophobe et antibritannique comme l'agent autorisé du Gouvernement des Soviets et sur son ordre⁽²⁾.

Des déclarations du premier ministre lui-même, il résulte donc que, seul, parmi les journalistes anglais, Lionel Walpool avait vu clair en cette affaire.

Son autorité s'en accrût d'autant, car nul ne s'avisait plus de discuter ses affirmations.

Aussi quand il dénonça l'« Arcos »⁽³⁾, comme étant une centrale d'espionnage germano-soviétique, le Gouvernement s'empressa-t-il d'y faire effectuer une perquisition.

Les résultats en furent tels que M. Baldwin dut faire une nouvelle déclaration aux communes.

En voici le texte officiel :

1° L'espionnage militaire et l'action subversive dans l'Empire britannique et dans l'Amérique du Nord et du Sud étaient dirigés de 49 Moorgate (siège de la délégation commerciale russe et de la société l'Arcos).

2° Aucune différenciation n'était faite entre les locaux et les triches des membres de la délégation commerciale russe et des employés de l'Arcos, ces deux organismes s'occupant l'un et l'autre de l'espionnage antibritannique et de la propagande.

Le Gouvernement soviétique ne peut donc pas se soustraire à la responsabilité des actions de la délégation commerciale et de l'abus fait des facilités qui lui étaient accordées.

Dans tous les cas, il est difficile de croire que, tandis qu'un organisme du Gouvernement soviétique, à savoir la délégation commerciale, manquait ainsi aux engagements qu'il avait pris pour être admis, l'autre organisme du Gouvernement soviétique dans ce pays, à savoir l'ambassade des Soviets et le Gouvernement lui-même, ne participait pas à cette action.

Après quoi, il ajouta :

Pendant plusieurs mois, la police anglaise, en collaboration avec les autorités militaires, a enquêté au sujet de l'action d'un groupe d'agents secrets qui cherchaient à se procurer des documents relatifs aux forces armées de la Grande-Bretagne. Les résultats de l'enquête ne permirent pas de douter que ces agents travaillaient pour le Gouvernement soviétique et qu'ils tenaient leurs instructions de membres de la délégation commerciale russe installée à Soviet-House en vue de faire parvenir à Moscou des photographies ou des copies de documents obtenus. Les soupçons de la police furent confirmés lorsqu'au début de cette année un Anglais, employé

1 — Authentique.

2 — Authentique.

3 — Société commerciale soviétique installée à Londres.

de l'aviation militaire, fut convaincu d'avoir vendu deux de ces documents. Il a été établi que l'organisation à laquelle il avait vendu ces documents était en rapport avec une organisation russe similaire.

La preuve était donc faite des crimes nombreux commis contre l'Angleterre par la bande infâme, exécutant à Londres même les ordres venus de Moscou.

On décida donc de les expulser.

Or, le jour même où, sous la conduite de nombreux détectives, ils quittèrent Londres à destination de Porthsmouth, où ils devaient s'embarquer pour la Russie, Lionel Walpool recevait la lettre que voici :

« Ne te hâte pas de triompher !

Si nous partons, d'autres restent qui se chargeront de te démontrer que la Tchéka a le bras long, et qu'au bout de ce bras se trouve une main qui saura t'abattre au moment opportun ».

Ayant pris connaissance du texte qui précède, Lionel Walpool, se contenta de hausser les épaules.

Après quoi, l'ayant froissé dans ses mains, il jeta cette lettre dans sa corbeille à papiers.

C'est là que la retrouva James Nobody, le jour même où il commença son enquête, c'est-à-dire six jours exactement après le départ des expulsés de l'« Arcos », et deux jours après la disparition de Lionel Walpool...

Ayant lu cette lettre à son tour, le grand détective eut un sourire singulier ; puis, l'étalant à plat sur son sous-main, il se mit à l'étudier...

Où James Nobody commence à opérer...

Il est des gens qui croient, — de la meilleure foi du monde d'ailleurs, — qu'il est impossible de découvrir la provenance d'une lettre dactylographiée.

C'est là une erreur grossière.

Il est aussi aisé, en effet, d'identifier l'auteur d'un document « tapé » à la machine à écrire, qu'il est aisé de découvrir l'auteur d'un manuscrit.

Ceci tout simplement parce que, de même que tous les engins mécaniques, les machines à écrire, quelles qu'elles soient et aussi perfectionnées soient-elles, ont des défauts, lesquels ne sont nul-

lement dus à la fabrication, mais qui proviennent de ceux-là mêmes qui sont appelés à s'en servir quotidiennement.

Je m'en voudrais de faire de la peine à ces excellentes collaboratrices que sont nos dactylographes ; au zèle et au dévouement desquelles je m'empresse de rendre hommage, mais elles admettront, comme vous l'admettrez vous-mêmes, qu'il s'en trouve, parmi elles, dont la nervosité se traduit par des gestes... un peu vifs, ce qui n'est pas de nature à améliorer la machine qui leur est confiée.

Il en résulte que certains caractères, ceux notamment qui, comme les « T » et les « F », comportent des « potences » horizontales, s'abîment à la longue et finissent par devenir illisibles.

Or, comme il est impossible que le même accident se reproduise sur deux machines différentes, pour peu que l'on sache où est installée la machine, il est extrêmement facile d'identifier l'auteur d'une lettre.

En l'espèce, la lettre ne pouvait provenir que d'un centre communiste, soit de l'« Arcos » elle-même, soit de la centrale du parti.

Afin de savoir à quoi s'en tenir à cet égard, James Nobody n'eut donc qu'à s'en référer aux dossiers qu'il possédait sur ces deux organisations, et que « tenait à jour » son collaborateur et ami Bob Harvey.

Vous dirai-je que, en moins d'un quart d'heure, il fut fixé ?

Quelques jours auparavant, en effet, l'un de ses agents avait pu se procurer le schéma dactylographié d'une nouvelle campagne d'agitation, qualait entreprendre, en Angleterre, le parti communiste et qui provenait en ligne directe de la centrale de ce parti.

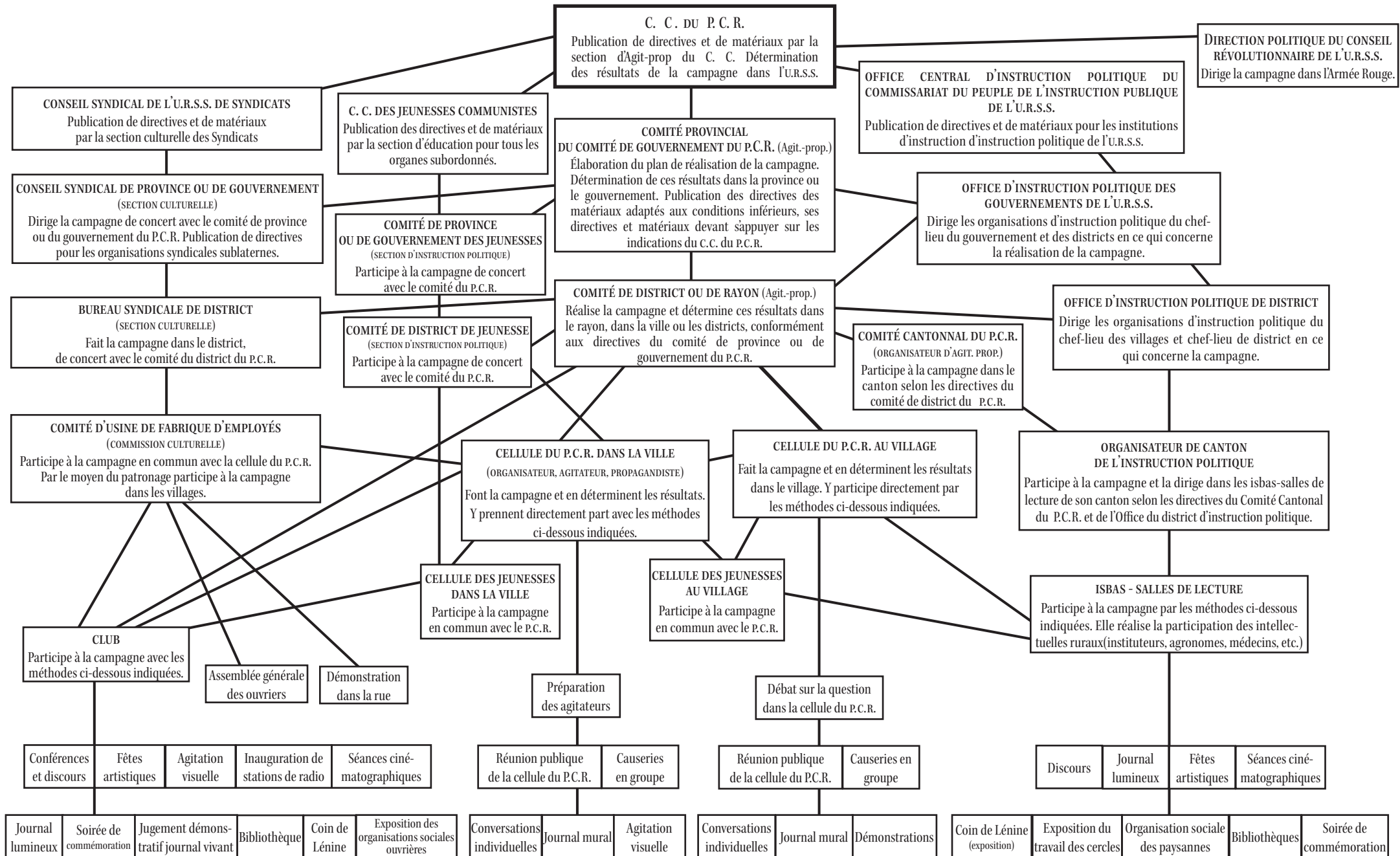
Ce schéma le voici : (Voir page 7).

Or, en examinant ce document, le grand détective constata qu'il s'y trouvait les mêmes « manque de touche » et les mêmes caractères défectueux qu'il avait « repérés » dans la lettre adressée à Lionel Walpool.

Il en conclut donc que cette lettre provenait de la centrale communiste de Londres, et plus spécialement de la section de propagande de ce parti, c'est-à-dire de la section d'Agit-Prop⁽¹⁾.

1 — Section d'agitation et de propagande. Voir à cet égard *La Vierge Rouge du Kremlin*. Berger-Levrault, éditeurs.

SCHÉMA D'ORGANISATION D'UNE CAMPAGNE D'AGITATION



S'étant muni des pouvoirs nécessaires et porteur de plusieurs mandats d'amener « en blanc », il se rendit le jour même à la centrale communiste où, après avoir effectué une perquisition en, règle, il saisit la machine à écrire qu'il n'eut aucune peine à identifier, et arrêta tous les employés du bureau dans laquelle elle se trouvait.

Les individus ainsi arrêtés étaient au nombre de quinze. Tous étaient des communistes avérés et, comme tels, parfaitement connus de la police.

Amenés à Scotland-Yard sous bonne escorte, il y furent, après l'interrogatoire d'usage, immédiatement incarcérés dans des cellules individuelles.

Mais Scotland-Yard ne disposait que de quinze cellules ; et, l'une de celles-ci étant déjà occupée, on fut bien obligé de placer avec le détenu qui s'y trouvait déjà, Jacob Durham, le propre chef de la section d'Agit-Prop.

Ce dernier, qui se fut fort bien accommodé de la solitude, trouva la plaisanterie d'autant plus amère que, d'un coup d'œil, il put se rendre compte que son co-détenu, un vague « trimardeur » hirsute, barbu et pouilleux à souhait, s'il était un authentique représentant de la classe ouvrière, n'en était pas moins le plus indésirable des camarades.

Il eût été difficile, en effet, de trouver même dans White-Chapel, où il en existe cependant une assez jolie collection, un être plus sale, plus abruti et plus dégradé.

Avec cela, puant l'alcool à quinze pas, toussant à perdre l'âme et se grattant inlassablement.

Aussi, se jugeant offensé dans sa dignité, — pour être communiste, on n'en est pas moins homme, — Jacob Durham protesta-t-il avec véhémence contre la cohabitation qu'on lui imposait.

En guise de réponse on lui ferma la porte au nez, ce qui eut pour résultat immédiat de lui démontrer que, quoi qu'il en pût penser, la bourgeoisie savait tout de même imposer sa volonté le cas échéant.

Pestant et rageant, mais revenu à une conception plus saine de la réalité, il se réfugia sur la couchette qui faisait face à celle qu'occupait déjà son co-détenu, établissant ainsi, faute de pouvoir mieux faire, une barrière conventionnelle entre ce dernier et lui.

Puis, il se mit à penser...

Au fait, pourquoi avait-il été arrêté ?

On avait omis de le lui dire et, vraiment, cela dépassait la mesure.

Il avait, il est vrai, commis tant et tant de méfaits que, tôt ou tard, il en serait résulté pour lui un tête-à-tête avec le juge d'instruction.

Mais de ne pas savoir ce qu'on lui reprochait exactement et dans quelle mesure il allait lui falloir expier, n'était pas sans l'angoisser quelque peu.

Fort heureusement une diversion se produisit, qui changea le cours de ses idées.

La porte de la cellule s'étant ouverte, un gardien se présenta qui, s'adressant au « trimardeur », lui demanda sans aménité aucune :

— C'est vous qui vous appelez William Hartlepool ?

— Oui, monsieur, répondit le détenu.

— En ce cas, reprit le gardien, préparez vos affaires, car dans une heure vous allez être mis en liberté.

— Bien monsieur, répondit William Hartlepool que cette perspective n'eut pas l'air de réjouir plus qu'il ne fallait.

Jacob Durham, par contre, accueillit cette nouvelle avec joie ; non pas que la présence de cet indésirable constituât pour lui un supplice intolérable, — il en avait vu d'autres, au cours de ses précédents séjours en prison, — mais bien parce que, grâce à lui, il allait pouvoir réaliser un projet qu'il venait d'ébaucher dans son cerveau.

— Pour quel motif étais-tu donc incarcéré ? demanda-t-il soudain à William Hartlepool.

L'autre le regarda et, simplement, répondit :

— Si on te le demande, tu répondras que tu n'en sais rien.

La voix était rauque, l'accent crapuleux...

— By Jove ! Sais-tu que tu n'es guère poli, reprit Jacob Durham, je ne fais rien pourtant de mal en te demandant cela !

— Possible ! Mais tout à l'heure, devant le gardien, tu m'as traité comme le dernier des derniers. Or, j'ai beau être un vagabond, il est des choses que je n'admets pas.

— C'est pour vagabondage qu'on t'a arrêté ? insista Jacob Durham.

— Et puis après ? Ça te gêne ?

— Cela me gêne si peu, répondit le chef com-

muniste, que je vais te faire une proposition. *Si tu l'acceptes, si tu te rends à l'endroit que je vais te donner, on te remettra immédiatement vingt-cinq livres sterling.*

Un éclair de convoitise brilla dans les yeux du vagabond...

— C'est vrai cela ? s'écria-t-il.

— Pourquoi ne serait-ce pas vrai ? répondit Jacob Durham.

— C'est que, vois-tu, j'ai eu si peu de chance dans la vie, qu'il m'est difficile de croire une chose pareille. Songe donc ! Vingt-cinq livres sterling. Mais jamais je n'en ai possédé autant.

— Tu les posséderas pourtant dès ce soir, si tu te rends à l'endroit que je vais t'indiquer.

— Qu'est-ce que je risque ? s'inquiéta William Hartlepool.

— Absolument rien.

— Alors vas-y ! Explique-moi ce qu'il y a à faire.

— *En sortant d'ici, tu vas te rendre directement dans Malcom-Street, au numéro 24. Tu monteras au second étage et, sur la porte de droite, tu liras ce nom : Olga Bourritcheff.*

— Bien ! C'est noté ! Après ?

— Tu frapperas à la porte et, à la personne qui t'ouvrira, tu diras ces mots : *La terre est un enfer, mais nous en ferons un paradis.*

— Ça va ! Et puis ?

— On te fera entrer dans l'appartement, on te conduira dans un bureau où tu recevras une jeune femme brune à laquelle tu n'auras qu'à dire ceci : *Je viens de la part de Jacob. Il insiste pour que le colis parte immédiatement, car il suppose que son arrestation est motivée par la présence chez vous du colis en question.*

— C'est tout ? demanda, non sans surprise, le vagabond.

— C'est absolument tout, répondit Jacob Durham.

— Et on me remettra vingt-cinq livres ? insista William Hartlepool.

— Immédiatement.

— Alors, ça va ! Tu peux être assuré que ta commission sera faite dès ce soir.

Quelques minutes plus tard, le gardien venait extraire de sa cellule... James Nobody, lequel, camouflé en « trimardeur », venait de « rouler », avec son habituelle maestria, ce bandit avéré

qu'était Jacob Durham.

Désormais, le grand détective tenait une piste.

Qu'allait-il trouver au bout ?

Où James Nobody continue à manœuvrer...

Avant que de se rendre chez Olga Bourritcheff, James Nobody passa à l'office des étrangers de Scotland Yard où, après s'être fait reconnaître, il demanda la fiche de cette dernière.

On la lui remit aussitôt, mais il n'y trouva rien que de très normal, ce qui ne laissa pas de le surprendre quelque peu.

Les rapports de police la concernant la donnaient comme une émigrée, suivant avec assiduité les cours de la Faculté de droit, où elle préparait son doctorat.

On ne lui connaissait aucune liaison masculine ; et, si elle recevait beaucoup, ceux qui lui rendaient ainsi visite, étaient uniquement des compatriotes dans le besoin, qu'elle aidait de ses conseils, et, le cas échéant, de sa bourse.

Légèrement déçu, car ces renseignements ne « cadraient » en rien avec ce qu'il soupçonnait de ténébreux dans l'existence de cette femme, James Nobody se demanda pendant un instant si, vraiment, il ne faisait pas fausse route.

Mais se souvenant de la conversation qu'il venait d'avoir avec le redoutable terroriste qu'était Jacob Durham, il pensa que, tout de même, pour qu'il existât entre Olga Bourritcheff et ce dernier des relations aussi étroites, il devait y avoir « anguille sous roche ».

Une heure plus tard, tandis que ses hommes cernaient la maison où demeurait la jeune femme, James Nobody frappait à la porte de cette dernière.

Dès qu'il eut donné le mot de passe, on l'introduisit dans une antichambre confortablement meublée, où, déjà, attendaient quatre gaillards bâtis en hercules, qui avaient plutôt l'air de gardes du corps que de visiteurs.

James Nobody leur dit poliment bonjour, — en anglais, — puis alla s'asseoir dans un coin.

Ils dévisagèrent attentivement le grand détective, dont l'aspect inoffensif et l'air minable les rassurèrent sans doute car, après s'être consultés

du regard, ils reprirent leur conversation, — en russe, — sans plus s'occuper de lui.

Malheureusement pour eux, James Nobody qui, avant la guerre avait séjourné en Russie trois ans es qui, depuis, y avait effectué un raid retentissant⁽¹⁾, comprenait fort bien cette langue et, dès l'abord, put se rendre compte, qu'il était tombé dans un repaire de traîtres et d'espions.

Évoquant les arrestations qui avaient été effectuées dans la journée, ils ne parlaient de rien moins, en effet, que d'user de représailles.

Puis, la conversation bifurqua et ils se mirent à parler d'Olga Bourritcheff, dont ils exhalèrent l'adresse et le « cran » et qui, à les en croire ; avait été officiellement désignée par la Tchéka panrusse de Moscou, pour remplacer secrètement à Londres le camarade Rosengolz, auquel le Foreign-Office venait de remettre ses passeports.

Le renseignement, on le conçoit, valait son pesant d'or, et cela d'autant plus qu'il ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd.

James Nobody en aurait appris davantage sans doute si, à ce moment précis, on n'était venu le chercher pour l'introduire auprès d'Olga Bourritcheff.

Cette dernière était idéalement belle et infiniment séduisante.

Sa figure de l'ovale le plus pur, qu'illuminaient deux yeux rayonnants d'intelligence, était auréolée d'une chevelure d'un noir de jais. Son teint, était d'une éclatante fraîcheur, et rien ne saurait donner une idée de la suprême élégance de son maintien.

S'il n'eût connu par les gens dont il venait de surprendre la conversation tout ce que dissimulait de fourberie, de méchanceté, cet harmonieux ensemble, James Nobody s'y fut, sans doute, laissé prendre.

Mais il savait...

Et, de la voir ainsi assise devant lui, souple et féline, telle une tigresse à l'affût, il comprit qu'il allait falloir jouer serré.

D'un geste de la main, elle l'invita à s'asseoir, puis, atteignant son face à main, elle le dévisagea longuement.

— *Qui es-tu et que me veux-tu ?* lui demanda-t-elle, soudain.

Jouant son rôle à la perfection, le grand détective eut un sourire attristé et, haussant les épaules :

— Qui je suis, répondit-il, peu importe. Ce, que je veux ? Vous faire une communication tout simplement.

— De la part de qui ?

— De la part du camarade Jacob.

Elle tressaillit imperceptiblement...

— De la part de Jacob ? s'étonna-t-elle ; mais, il est en prison, au secret...

— En prison, c'est certain, répondit James Nobody ; au secret, c'est une autre affaire, puisque, il y a une heure à peine, lui et moi, nous étions enfermés dans la même cellule.

Olga Bourritcheff consulta une note.

— Quel était le numéro de cette cellule ? demanda-t-elle négligemment.

— La cellule n° 15.

— C'est exact ! Maintenant montre-moi ton bulletin de sortie, ajouta-t-elle.

— Le voici ! répondit le grand détective, en lui tendant le document réclamé, et dont doivent être porteurs, obligatoirement, les détenus libérés.

Olga Bourritcheff prit le papier et l'examina avec la plus extrême attention, vérifiant, par surcroît, les cachets et les signatures.

— Tout cela me paraît être parfaitement en règle, déclara-t-elle enfin ; d'ailleurs, pour que tu connaisses mon nom et mon adresse, il faut bien que quelqu'un te les ai révélés.

— M. de la Palisse n'eut pas mieux dit, ne put s'empêcher de gouailler James Nobody. Olga Bourritcheff le foudroya du regard.

— Je crois, fit-elle, que tu te permets de faire de l'esprit ?

— Quel mal voyez-vous à cela ? N'en a pas qui veut, vous savez.

Elle le toisa d'un air de souverain mépris ; puis, elle reprit aussitôt :

— Que veut le camarade Jacob, et que t'a-t-il chargé de me dire.

— Ceci, textuellement. *Je viens de la part de Jacob. Il insiste pour que le colis parte immédiatement, car il suppose que son arrestation est motivée par la présence chez vous du colis en question.*

Olga Bourritcheff pâlit affreusement...

— Tu es sûr, s'écria-t-elle, que Jacob a dit cela ?

1 — Lire : *La Vierge Rouge du Kremlin et Livrée à l'Ennemi*, du même auteur, Berger-Levrault. éditeurs.

— Ce sont les propres termes dont il s'est servi.
 — Mais alors, murmura-t-elle angoissée, la situation est d'une gravité extrême. Et comment veut-il que, surveillés comme nous le sommes, j'expédie, en Russie, le colis en question.

Ce fut au tour de James Nobody de tressaillir :

— Cela, il ne me l'a pas dit, répondit-il, en prenant son air le plus niais ; mais, ce que je puis vous dire, moi, c'est qu'il paraissait attacher la plus extrême importance à la chose, puisqu'il m'a promis que vous me donneriez vingt-cinq livres sterling pour cette commission.

— Quel chiffre viens-tu de prononcer ? fit-elle, bouleversée.

C'est alors, mais alors seulement, que James Nobody comprit que ce chiffre devait avoir une signification spéciale.

Il n'en répondit pas moins, fort placidement :

— J'ai dit : vingt-cinq livres sterling.

— Oh ! Oh ! fit-elle, l'affaire est encore plus grave que je ne le pensais.

Et, en « aparté », elle ajouta :

— Si, vraiment, c'est James Nobody qui est chargé de l'enquête, il faut que lui ou moi, nous disparaissions.

Le grand détective prit un air terrifié...

— Vous avez affaire à James Nobody, dites-vous ? s'écria-t-il ; oh ! alors, prenez garde, prenez bien garde, car cet être-là, ce n'est pas un homme, c'est le diable !

Olga Bourritcheff le fixa intensément.

— Le connaîtrais-tu, par hasard ? fit-elle d'une voix brève. James Nobody eut un rire sinistre...

— Je le connais si bien, répondit-il, que c'est lui qui m'a fait condamner à dix ans de *hard-labour*⁽¹⁾. Mais si Dieu est juste, il viendra un jour où, James Nobody et moi, nous nous rencontrerons face à face. Ce jour-là, bien que je sois malingre et chétif, je vous assure bien qu'il ne pèsera pas lourd dans mes mains.

Cela fut dit d'un tel air et sur un tel ton qu'Olga Bourritcheff ne put s'empêcher de frémir...

Empoignée malgré elle, elle se pencha vers James Nobody, et le regarda longuement.

— Ah !. ça, se dit-elle, ce tas de guenilles dissimulerait-il vraiment un cœur d'homme ? L'expérience vaut d'être tentée.

Et, soudain, elle demanda, cessant de le tutoyer :

— Si on vous fournissait l'occasion et les moyens de faire disparaître James Nobody, que feriez-vous ?

Sans la moindre hésitation, le grand détective répondit :

— J'accepterais avec joie !

— Prenez garde ! fit-elle ; c'est là vous engager grandement envers nous !

— Je ne retire rien de ce que j'ai dit, affirma-t-il avec force. S'il vous faut un homme pour abattre ce chien enragé qu'est James Nobody, parlez ! Cet homme, vous l'avez trouvé, il est devant vous !

Cette fois encore, elle fut prise au piège, tellement la phrase fut dite et mimée avec art.

Longuement, elle réfléchit...

— Soit ! dit-elle enfin ; nous vous donnerons l'occasion d'agir.

— Quand ?

— Bientôt !

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire quand nous aurons terminé l'affaire qui nous occupe actuellement.

— S'agirait-il de l'affaire dont m'a parlé tantôt Jacob ? demanda-t-il, en souriant.

Elle le regarda, hébétée. :

— Il vous a parlé de cela ? fit elle, les traits soudain durcis. Que vous a-t-il donc dit ?

— Oh vous savez, je n'ai attaché qu'une importance relative à ce qu'il m'a raconté, répondit James Nobody, qui crut devoir brusquer les choses. D'après ce que j'ai cru comprendre, *il s'agirait d'un journaliste que ses amis et lui ont enlevé, et dont vous ne savez que faire, car il paraît qu'on vous en a confié la garde.*

D'un geste brusque, elle se dressa, les yeux hors de la tête...

— Oh ! Oh ! s'écria-t-elle, furieuse, vous en savez trop ou trop peu, au sujet de cette affaire. Et comme il est impossible, — *impossible*, vous m'entendez ? — que Jacob nous ait trahis, vous allez me dire immédiatement d'où vous tenez ce renseignement ?

Tandis qu'elle parlait, James Nobody s'était approché de la fenêtre, laquelle était grande ouverte et, sans qu'elle s'en aperçût, par cette fenêtre, il laissa tomber son mouchoir.

1 — Travaux forcés.

Puis, se tournant vers Olga Bourritcheff qui, maintenant, s'avançait, menaçante, vers lui :

— Si je ne m'abuse, fit-il, narquois, vous m'avez demandé de qui je tiens ce renseignement ? Soyez satisfaite ! Je le tiens de moi-même.

— Ah ! ça, fit elle, affolée, qui donc êtes-vous ?

— Vous ne vous en doutez pas un peu ? demanda-t-il, hilare.

A ce moment, un brouhaha, que suivit un bruit de lutte, se produisit dans l'antichambre.

Puis, la porte du cabinet dans lequel se trouvaient James Nobody et Olga Bourritcheff s'ouvrit brusquement, et quatre hommes firent irruption dans la pièce, browning au point.

— Hé ! bien ? leur demanda-t-il simplement.

— C'est fait, chef ! répondit l'un d'eux, en se mettant au garde-à-vous. Nous en avons arrêté quatorze.

Leur désignant Olga Bourritcheff qui, ayant enfin compris, gisait effondrée dans un fauteuil :

— Avec madame que voilà, fit James Nobody, cela fera quinze ! Qu'on lui mette les menottes et qu'on l'emmène,

Farouche, Olga Bourritcheff se dressa et, s'adressant au grand détective :

— Tu as gagné la première manche, James Nobody, lui dit-elle, mais je te jure que tu ne gagneras pas la seconde car, jamais, — je dis : JAMAIS, tu comprends ? — tu ne sauras ce qu'est devenu Lionel Walpool

C'était là une affirmation bien osée car, le soir même, après avoir habilement « cuisiné » l'un des complices d'Olga Bourritcheff, le grand détective apprenait que l'infortuné journaliste, que l'on avait pris le soin de chloroformer au préalable, avait été transporté la veille au soir dans une crique déserte des environs de Porthsmouth, et que là, on l'avait embarqué clandestinement à bord du sous-marin soviétique « *Pravda* », lequel avait pris immédiatement la mer à destination de Cronstadt.

James Nobody comprit alors que l'affaire ne faisait que commencer...

Ce qu'il comprit moins, par contre, c'est que Olga Bourritcheff et le camarade Jacob, qui, somme toute, l'avaient réalisée, ignorassent encore, au moment de leur arrestation, le départ de Lionel Walpool, pour la Russie.

Quel était ce nouveau mystère ?

Et fallait-il donc admettre qu'il existait, en Angleterre, quelqu'un qui pût donner des ordres sans leur en référer ?

C'est ce que le grand détective se réserva d'examiner par la suite...

Où James Nobody prend d'importantes décisions...

Comme bien on pense, l'impression produite dans les milieux officiels de Londres, par cet cet audacieux exploit de la Tchéka, fut désastreuse.

Les autorités s'émurent, et une réunion eut lieu au *Home-Office*⁽¹⁾, où, en présence des principaux fonctionnaires de Scotland-Yard et de l'« *Intelligence Service* », James Nobody exposa dans leurs moindres détails les incidents qui s'étaient produits la veille.

On l'écouta dans le plus profond silence...

Mais, quand il eut achevé son lumineux exposé, le ministre de l'Intérieur prenant la parole à son tour, déclara :

— *Il ne fait doute pour personne, et pour moi, moins que pour tout autre qu'un tel attentat commis contre le droit des gens ne peut demeurer impuni.*

« *Nous tenons, il est vrai, — grâce à James Nobody, au talent duquel, je ne saurais trop rendre hommage, — les auteurs du méfait, mais les véritables coupables, ceux qui dans leur antre de la Loubianka l'ont conçu, nous échappent. « Je ne puis que le regretter.*

« *Mais, qu'ils le sachent, le Gouvernement de Sa Majesté est décidé à rendre coup pour coup et, s'ils s'avisent de faire le moindre mal à Lionel Walpool, sans la moindre hésitation, nous pendrions haut et court ceux des tchékistes qui sont tombés entre nos mains.*

« *De cela, Moscou est déjà informé par les soins du Foreign-Office*⁽²⁾.

« *Il n'en demeure pas moins que nous devons à Lionel Walpool, et que nous nous devons à nous-mêmes, de l'arracher des mains de cet être abominable, de ce hideux personnage qu'est Menjensky, le chef actuel de la Tchéka.*

« *Qu'avez-vous à me proposer à cet égard ?* »

1 — Ministère de l'Intérieur.

2 — Ministère des Affaires étrangères.

Instinctivement, tous les yeux se tournèrent vers James Nobody, lequel, très ému de cet hommage que lui rendaient ceux qui, pendant la guerre, avaient été ses chefs, et qui demeuraient ses amis, répondit aussitôt :

— Ainsi que vient de le dire son Excellence, M. le Ministre de l'Intérieur, il convient de rendre coup pour coup et, puisque la Tchéka a osé venir opérer en territoire britannique, je propose que, à notre tour, nous allions opérer chez elle.

« Pourquoi ? »

« Parce que c'est là, et là seulement qu'il nous sera permis d'arracher à la geôle vers laquelle on l'emmène, et où l'attendent les bourreaux de la Tchéka, notre infortuné concitoyen.

« Mais pour oser et réussir un coup pareil, pour aller attaquer dans le repaire où ils se terrent les bandits de la Tchéka, il faut tout connaître de la Russie, notamment la langue qu'on y parle et aussi les mœurs et coutumes de ses habitants.

« Or, à ma connaissance, il n'est qu'un homme au monde qui soit susceptible de mener à bien une mission de cette importance.

« Cet homme, c'est moi.

« Veuillez donc, messieurs, faire état de moi le cas échéant. »

Par cela même qu'ils occupaient les charges les plus hautes de la police civile et militaire, les hommes qui étaient là savaient ce que parler veut dire.

Mais ils savaient également que, condamné à mort par la Tchéka, à laquelle, au cours d'un raid précédent, il avait joué des tours pendables⁽¹⁾, James Nobody, s'il était pris de nouveau par elle, risquait les pires supplices.

Cette certitude entraîna leur décision.

Sans même s'être consultés, à l'unanimité, ils refusèrent la proposition que le grand détective venait de leur faire.

Mais ce dernier, dont la décision était déjà prise, ne se laissa nullement entamer.

— Je regrette beaucoup, leur déclara-t-il, d'être contraint de me passer du puissant concours que, chacun dans votre sphère, vous auriez pu et dû m'apporter, mais vous semblez oublier que, n'appartenant plus officiellement à l'« *Intelligence*

Service », je ne dépends que de moi-même et que je n'ai nullement à tenir corniste de votre « veto ».

« Chargé par sir Horace Lonsdale, directeur du *Daily Magazine*, de retrouver Lionel Walpool, son principal collaborateur, je le retrouverai coûte que coûte, l'eût-on emmené au fond de la Sibérie.

« Vous me connaissez assez, les uns et les autres, pour savoir que je n'ai jamais failli à l'honneur.

« Or, je me considérerais comme déshonoré si, dans les circonstances présentes, j'abandonnais Lionel Walpool au triste sort que lui réserve la Tchéka.

« C'est pourquoi je vous demande ou de revenir sur votre décision ou de me permettre de me retirer. »

Il n'y eut pas moyen de l'en faire démorde.

On lui demanda donc d'exposer le plan qu'il avait conçu pour obtenir le résultat escompté.

— Je me bornerai, répondit-il, à agir selon les circonstances. Toutefois, comme il est d'ores et déjà certain que le « *Pravda* » se dirige vers Cronstadt, je vous demande de m'aider à atteindre cette ville, en me faisant déposer à proximité, dans l'une des criques ou sur l'une des plages du golfe de Finlande.

Il en fut ainsi décidé.

C'est pourquoi, quelques jours plus tard, le sous-marin « *Arthemisa* », de la Home-Fleet, sur lequel James Nobody s'était embarqué dans le plus grand secret, le déposait en pleine nuit aux environs de Péterhoff, l'ancienne résidence des tsars, laquelle est située entre Cronstadt et Leningrad.

Le grand détective était à pied oeuvres...

Le lendemain, à l'aube, admirablement camouflé en colporteur juif de la région de Gatchina, — ce qui, lui permettant de frapper à toutes les portes, lui donnait accès dans tous les milieux, — pénétrait, son éventaire sur le dos, au nez et à la barbe des sbires de la Tchéka, dans le port militaire de Cronstadt.

Mais le fait de pénétrer à Cronstadt n'était rien. Il fallait s'y maintenir, s'y incruster.

C'était en cela que résidait la difficulté, car les Soviets, qui redoutaient par-dessus tout une révolte de la flotte rouge dont Cronstadt était le principal port d'attache, avaient inondé la ville et le port d'espions à leurs gages.

Et précisément, la veille du jour où James Nobody

1 — Lire *La Vierge Rouge du Kremlin et Livrés à l'ennemi*, du même auteur. Berger-Levrault, éditeurs.

était arrivé, un incident s'était produit qui avait porté l'effervescence populaire à son comble.

Le Comité local des Soviets, sans doute à court d'argent ou de denrées, avait ordonné une *reprise des excédents*.

Cette opération s'effectue de la façon suivante :

Un groupe composé de vingt « communistes éprouvés », à la tête duquel marche toujours, porteur de ses insignes, un commissaire de la Tchéka locale et qu'escorte un peloton de la garde rouge, envahit une rue quelconque, visite l'une après l'autre les maisons qui la bordent, pénètre à l'intérieur des appartements et s'empare purement et simplement des objets qui sont à sa convenance.

Mais, pour sauver les apparences, on laisse aux malheureux que l'on dépouille ainsi la moitié exactement de ce qu'ils possèdent.

Si, par exemple, leur porte-monnaie contient dix roubles, on leur en prend cinq, lesquels d'après la morale soviétique constituent évidemment un excédent.

S'ils ont dans leur armoire six chemises, on leur en enlève trois, car il y a excédent.

Le tout est à l'avenant.

Or, tant que la « *reprise des excédents* » s'était effectuée aux dépens de la bourgeoisie, la classe ouvrière, consciente et organisée, s'était bien gardée de protester.

C'était là une affaire qui ne la regardait en rien.

Mais, cette fois, il n'en allait plus de même...

La bourgeoisie ayant été consciencieusement pillée à plusieurs reprises et ne possédant plus rien, il avait bien fallu prendre l'argent, les vêtements et les denrées alimentaires, là où ils étaient, c'est-à-dire chez les ouvriers.

Ceux-ci trouvèrent la plaisanterie amère et, ne se gênèrent pas pour manifester leur mécontentement.

Ils le manifestèrent même si bien que, l'opération s'étant effectuée en grand, des centaines de gardes rouges et de tchékistes furent tués ou blessés au cours de ces perquisitions.

De leur côté, les ouvriers éprouvèrent des pertes sensibles ; tant et si bien que, en guise de protestation, ils désertèrent en masse les usines et se mirent à « perquisitionner » à leur tour chez les « communistes éprouvés ».

Ce fut du beau travail...

De part et d'autre, le sang coula de nouveau et il fallut bien que le Comité local des Soviets fit machine en arrière, car, déjà, les marins de l'escadre, fils d'ouvriers pour la plupart, menaçaient de prendre parti pour ces derniers.

Il rédigea donc une affiche qu'il fit placarder un peu partout, pour expliquer à la population ameutée que les « événements de la veille provenaient d'un pénible malentendu », et que, évidemment, « s'il n'avait pas spécifié dans ses instructions, que la « *reprise des excédents* » devait s'effectuer chez les seuls bourgeois, c'est parce que cela demeurerait sous-entendu. »

James Nobody était précisément occupé à lire cette affiche quand, soudain, quelqu'un le frappa sur l'épaule.

S'étant retourné, il se trouva face à face avec un tchékiste, de la plus belle venue, armé jusqu'aux dents et l'étoile rouge à la boutonnière, qui lui demanda :

— Veux-tu me montrer tes papiers, camarade ?

— Mais, bien volontiers, camarade ! répondit le grand détective, tout en remettant au tchékiste les documents demandés, lesquels bien entendu étaient parfaitement en règle et surchargés d'une multitude de cachets dont la couleur allait du vermillon au rouge cerise.

Le tchékiste les examina en connaisseur, après quoi il reprit :

— Tu es juif, n'est-il pas vrai ?

Montrant son nez auquel une injection de paraffine avait donné la courbure réglementaire, James Nobody répondit en souriant :

— Il me semble que ça se voit !

— C'est juste, reprit l'autre ; mais, en ce cas, pourquoi travailles-tu un jour de sabbat ?

— Pardon ! fit James Nobody, gouailleur, mais, est-ce que ce jour-là, on ne mange pas comme les autres jours ? Et, d'où sors-tu pour ignorer que depuis notre glorieuse révolution, les Soviets ont radicalement aboli les superstitions d'autrefois ?

— Décidément, fit le tchékiste éberlué, tu as réponse à tout ; mais, dis-moi, pourquoi n'es-tu pas inscrit au soviet local ?

— Parce que j'arrive à Cronstadt à l'instant même, répondit James Nobody ; mais tu peux être assuré que je remplirai aujourd'hui même cette formalité.

— Pourquoi ne pas l'accomplir immédiate-

ment ? insista le tchékiste ; tu sais bien, cependant, que sans le visa du Soviet, personne ne voudra te donner un logement ?

— Ma foi, tu as raison, répondit le grand détective, en chargeant son éventaire sur ses épaules ; je vais me rendre au Soviet de ce pas. Peux-tu me dire où il est situé ?

— Veux-tu que je t'y accompagne ? offrit le tchékiste ; c'est à deux pas d'ici.

James Nobody ayant acquiescé, les deux hommes s'en furent de compagnie et, quelques minutes plus tard, arrivèrent au siège du Soviet, où était installé également le siège de la Tchéka.

En pénétrant dans cet antre, James Nobody ne se doutait nullement qu'il allait vivre l'une des minutes les plus émouvantes de sa vie...

Où James Nobody retrouve une ancienne connaissance...

En effet, à peine avait-il pénétré dans le bureau qu'occupait le matelot Savinko, président du Soviet de Cronstadt, que James Nobody recula, atterré.

C'est que, assis à la droite de ce dernier, et s'entretenant familièrement avec lui, *il venait de reconnaître Batchoulis, le plus féroce et le plus immonde des bourreaux qui déshonorent la Russie actuelle ; Batchoulis, dont on disait couramment, tant il était cruel, qu'il était parvenu à écœurer les bourreaux chinois eux-mêmes.*

Or, si James Nobody connaissait Batchoulis, celui-ci le connaissait également, pour avoir eu à s'occuper de lui à l'époque où le grand détective, chargé d'une mission en Russie, avait eu à lutter contre tous les sbires de la Tchéka lancés à sa poursuite.

Batchoulis, qui avait juré « *d'avoir sa peau pour en faire une descente de lit* », s'était montré l'un des plus acharnés, sinon des plus intelligents, parmi les adversaires de James Nobody, mais il en avait été pour sa courte honte.

Et cela, il ne le lui avait jamais pardonné, car, brimé par lui à maintes reprises, joué de la façon la plus grotesque, il s'était effondré dans le ridicule...

Depuis, James Nobody, qui se tenait au courant de tout ce qui se passait en Russie, avait appris que Batchoulis avait été nommé, en raison de

ses bons et loyaux services, au commandement du camp de concentration de Kholmogor, dont il avait fait le plus horrible et le plus terrifiant des bagnes...

Fort heureusement, son geste de recul passa inaperçu et James Nobody, ayant immédiatement recouvré ses esprits, s'avança de l'air le plus naturel du monde vers Savinko, auquel, sans mot dire, il tendit ses papiers.

Ce dernier après l'avoir toisé dédaigneusement, prit les papiers et les ayant examinés avec soin, lui demanda :

— Que me veux-tu ?

— Je viens d'être arrêté dans la rue par un de tes hommes, camarade, répondit James Nobody, et, bien que mes papiers soient en règle, bien que j'appartienne au parti communiste et que je sois membre du Soviet de Gatchina, il m'a donné l'ordre devenir chercher ton visa.

— Il n'y a là rien de surprenant, puisque c'est le règlement, fit Savinko, tout en apposant son visa sur le passeport de James Nobody.

Après quoi, il ajouta :

— Que viens-tu faire à Cronstadt ? Du commerce, sans doute ?

Il faut bien gagner sa vie, camarade, répondit en souriant le détective.

C'est juste ! fit Savinko, mais où comptes-tu exercer ton industrie ?

— Un peu partout, camarade ; dans les rues, sur les places, dans le port...

— Dans le port ? interrompit vivement Savinko ; pourquoi dans le port ? Tu sais bien que l'accès, — momentanément, du moins, — en est interdit.

James Nobody feignit la surprise...

— J'ignorais ce détail, camarade, répondit-il, et j'en suis d'autant plus navré que je comptais bien vendre ma marchandise aux marins de l'escadre, qui n'en trouveront jamais de meilleure ni de moins chère.

— Je le regrette pour toi, fit Savinko, mais jusqu'à nouvel ordre, personne ne doit pénétrer dans le port.

— Tant pis, répondit James Nobody ; plus discipliné que tout autre, parce que communiste, je m'incline devant ta volonté, camarade. Puis-je m'en aller ?

— Une minute ! intervint à ce moment Batchoulis qui, tandis que parlait James Nobody, ne l'avait pas quitté des yeux.

Posément, ce dernier se tourna vers le tchékiste, et, le fixant à son tour, lui demanda :

— Désirerais-tu m'acheter quelque chose, camarade ? répondit-il ; j'ai là des mouchoirs excellents, des couteaux qui peuvent rivaliser avec ceux de Sheffield ; des...

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, interrompit Batchoulis...

— Alors je ne vois pas ce que tu peux bien me vouloir, répondit James Nobody, l'air déçu.

— Je vais te l'apprendre, reprit Batchoulis en s'approchant de James Nobody, sur les épaules duquel, familièrement, il posa les mains. Encore que très gêné par ce contact, le grand détective n'en laissa rien paraître.

— Dis-moi, poursuivit le tchékiste, n'as-tu pas vécu, autrefois, à Moscou ?

— Je te demande pardon, répondit avec flegme James Nobody, c'est même là que je me suis affilié au parti communiste.

Puis ; passant à l'offensive, il ajouta :

— Je t'y ai d'ailleurs vu à maintes reprises, et je sais que la révolution n'a pas eu de meilleur serviteur que toi.

Flatté, Batchoulis se rengorgea...

— Alors, demanda-t-il, tu sais qui je suis ?

— Je sais, répondit en s'inclinant James Nobody, que je me trouve en présence du camarade Batchoulis qui, après avoir été le collaborateur de Péters et de Menjensky, est devenu le commandant du camp de Kholmogor.

— C'est exact, répondit en souriant Batchoulis ; j'ai en effet, appartenu à la Tchéka centrale, mais je ne suis plus à Kholmogor. Actuellement, je commande le « *camp le plus au nord* ».

James Nobody tressaillit...

— C'est-à-dire, fit-il lentement, le « *camp d'où on ne revient pas* » !

Batchoulis eut un sourire sinistre...

— Je vois, fit-il, que tu es exactement renseigné. En effet, ceux que me confient la Tchéka peuvent, dès leur arrivée au camp, être considérés comme morts.

— Ce sont donc de bien grands coupables ? demanda le grand détective.

— Coupables ou non, peu m'importe, répondit avec cynisme Batchoulis ; on me les envoie pour que je les tue ; je n'ai donc pas à m'occuper d'autre chose.

— C'est juste ! constata James Nobody qui, bien qu'écœuré par cette effroyable déclaration, n'en conserva pas moins tout son calme, et qui crut même devoir ajouter :

— Où irions-nous si, en pareille matière, on s'avisait de faire du sentiment. En ce qui me concerne, je ne connais qu'un évangile : celui de Lénine. Or, qu'a-t-il déclaré ? Ceci : « *Nous voulons une terreur organisée. Si vous voyez qu'un bourgeois échappe à l'œil pourtant vigilant de la Tchéka ou du parti communiste, attrapez-le et tuez-le de vos propres mains. Si vous remarquez qu'un socialiste révolutionnaire, un menchévik ou un traître au prolétariat quelconque, réussit à se cacher, tuez-le également* ⁽¹⁾. »

Savinko et. Batchoulis avaient écouté cette réponse avec la plus extrême attention, les yeux fixés sur James Nobody.

Mais, déjà, celui-ci reprenait :

Zinovieff n'a-t-il pas déclaré de son côté :

« *Il nous faut des chefs qui n'éprouvent envers la bourgeoisie qu'une haine mortelle ; qui organisent et préparent le prolétariat à une lutte implacable ; qui n'hésitent pas à user des moyens les plus violents envers tous ceux qui leur barrent le chemin.* »

Les deux tchékistes buvaient du lait...

— Or, poursuivit James Nobody, les deux plus grands chefs du prolétariat international s'étant ainsi prononcés, nous n'avons qu'à nous incliner et à obéir. J'ajoute que tu serais grandement coupable si, pouvant exterminer en masse les suspects qu'on t'envoie, tu faillissais à la tâche sacrée qui t'est ainsi confiée.

— C'est là ton avis ? demanda Batchoulis, auquel cette déclaration parut causer un plaisir extrême.

— C'est entièrement mon avis, répondit sans hésiter James Nobody.

— En ce cas, reprit Batchoulis, je vais te demander de me rendre un service.

1 — Cette déclaration n'est pas de Lénine mais de Lasovsky, son admirateur et son ami. C'est lui-même qui a déclaré la tenir de Lénine, auquel il convient donc de la restituer.

— Quel service fit James Nobody, surpris.

— Tu nous as dit tout à l'heure que tu désirais travailler sur le port. Or, il se trouve que, précisément, sur le port, doit pénétrer un individu dont, coûte que coûte, il faut que nous nous emparions.

— Un suspect, sans doute ?

— Bien mieux qu'un suspect, insista Batchoulis, un adversaire résolu, acharné du prolétariat, un de ceux, justement, que Lénine et Zinovieff nous prescrivent de traquer et de tuer sans pitié.

— Bien, je comprends, fit James Nobody, songeur...

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Je comprends que vous me demandez de vous aider à arrêter ce suspect.

— Cela t'agréa-t-il ?

— Pourquoi pas ? JE N'AI JAMAIS HÉSITÉ A FAIRE MON DEVOIR DE CLASSE. Néanmoins, je dois vous faire remarquer que je vis de mon travail et que si j'entre à votre service, en quelque qualité que ce soit, il faudra que ce service soit rétribué.

— Les deux hommes se mirent à rire...

— Où, diable, as-tu vu que les Soviets omettaient, répondit Savinko, de rétribuer ceux qui les servent.

— Je ne m'occupe pas des autres, mais de moi-même, répondit James Nobody ; j'ajoute que si vous me faites confiance et que vous me payiez en conséquence, vous n'aurez pas à vous en repentir.

Cette réponse avait ceci d'admirable que, non seulement elle donnait entière satisfaction aux deux tchékistes, mais que, par surcroît, elle les confirmait dans cette idée qu'ils avaient bien affaire à un Juif de basse extraction, âpre au gain et, par cela même, prêt à accepter toutes les transactions, sinon toutes les compromissions.

Après avoir invité James Nobody à s'asseoir, ils passèrent dans une pièce voisine, afin, sans doute, de s'y entretenir hors de sa présence.

Certain, de n'avoir pas été reconnu par Batchoulis, tellement son camouflage était parfait, James Nobody, tranquilisé, attendit avec patience que prit fin cet entretien.

Au bout d'un quart d'heure, les deux tchékistes revinrent et Batchoulis, s'adressant au grand détective, lui déclara :

— Ce qui nous a séduit en toi, ce n'est pas tant les déclarations nettement communistes que tu

as cru devoir nous faire, que les qualités qui sont celles de ta race : De plus, il nous fallait quelqu'un qui fût inconnu de tous ici, ce qui est ton cas, puisque tu n'es à Cronstadt que depuis ce matin.

« Voici ce que nous allons te demander de faire.

« Tout d'abord, tu ne changeras rien à ta manière d'être habituelle. « Colporteur tu es, colporteur tu resteras. Seulement, au lieu de vendre ta marchandise en ville, tu la vendras sur le port, dont tu n'auras plus à bouger jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous ayons capturé l'individu que nous recherchons. »

— Ce sera long ? risqua James Nobody.

— Je ne pense pas, répondit le tchékiste, car il y a ici un aimant qui l'attire irrésistiblement. Nous savons d'ailleurs qu'il est en route pour Cronstadt ; tout en ignorant, cependant, les moyens qu'il compte employer pour y parvenir.

« Si, par ton truchement, nous mettons la main sur lui ; tu « toucheras » immédiatement une prime de 10.000 roubles-or.

— Bien, fit James Nobody, mais, en attendant, il me faudra bien vivre.

— Aussi te donnerons-nous chaque jour, à dater d'aujourd'hui, — car tu vas prendre ton service immédiatement, — vingt roubles, ce qui est énorme.

— Je le reconnais, convint James Nobody ; aussi, pouvez-vous, dès maintenant, entièrement compter sur moi. Maintenant, veuillez me dire le nom de celui que vous voulez arrêter et si possible, me donner son signalement.

Prenant une photographie dans son portefeuille, Batchoulis la tendit au grand détective, tout en lui déclarant :

— L'homme en question est Anglais, il s'appelle James Nobody ; quant à son signalement, tu le trouveras sur le portrait que voici.

James Nobody qui, depuis un moment voyait, où en voulait venir son interlocuteur, ne tressaillit même pas...

Il prit le portrait, l'examina avec attention, puis le mit dans son propre portefeuille, après quoi, tendant la main :

— Mes vingt roubles ! fit-il.

— C'est juste, répondit en riant, Savinko, qui les lui remit immédiatement.

Les ayant empochés, James Nobody prit congé

de ses deux interlocuteurs qui, deux minutes plus tard, l'entendirent crier de sa plus belle voix dans la rue :

— J'ai de bons couteaux à vendre, j'ai d'excellents ciseaux, des mouchoirs, des fichus, des bas, des chaussettes, meilleurs encore ! A vendre, couteaux, ciseaux ! A vendre !

— Je crois, fit Savinko en se tournant vers Batchoulis, que nous venons de faire une bonne affaire.

En guise de réponse, l'autre se contenta de se frotter les mains, d'un air réjoui...

Le malheur est que, à ce moment précis, James Nobody se disait également :

— Hé ! Hé ! Je ne pense pas avoir perdu mon temps, ce matin ! Et, somme toute, tant que James Nobody sera chargé de retrouver James Nobody il n'y aura pas péril en la demeure.

Hélas ! D'autres que lui étaient en péril, et, parmi eux, Lionel Walpool qui, arrivé le matin même à Cronstadt, venait d'être conduit, étroitement enchaîné, au fort Trotsky, auprès duquel, la Bastille elle-même eût pu passer pour la plus confortable des villégiatures.

Dès qu'il eut appris le fait, James Nobody comprit qu'il convenait d'aviser.

Et, immédiatement, il se mit à l'œuvre...

Où James Nobody retrouve Lionel Walpool...

Pendant les jours qui suivirent, James Nobody put se rendre compte que, s'il était extrêmement facile de pénétrer auprès du camarade Savinko, il était presque impossible, par contre, de s'approcher du fort Trotsky, que gardaient étroitement des tchékistes triés sur le volet et dans l'une des cellules duquel était enfermé l'infortuné Lionel Walpool.

C'est en vain qu'il s'y était essayé.

La surveillance était telle et la consigne si rigoureuse, que, à deux reprises différentes, il avait failli y rester, les sentinelles ayant tiré sur lui et l'ayant manqué de peu.

Faute de mieux et afin de donner chaque jour une preuve nouvelle de son dévouement au régime, il apportait à Savinko les noms d'individus qui, pour un motif quelconque, avaient cru

pouvoir se permettre de protester en public, soit contre les Soviets, soit contre leurs représentants.

Mais, chose étrange, il se trouva que tous les individus ainsi dénoncés par James Nobody appartenaient soit au Soviet de Cronstadt, soit à l'une quelconque des organisations communistes de la ville ou de la région.

Chose plus étrange encore, les individus ainsi arrêtés reconnurent avec un ensemble, qui ne fut pas sans consolider l'autorité dont jouissait déjà James Nobody, que les faits ou les propos qui leur étaient reprochés étaient de la plus rigoureuse exactitude.

Il en résulta que, en moins de quinze jours, et cela, du seul fait de James Nobody, on procéda à Cronstadt à maintes exécutions.

Au vrai, ce fut une hécatombe de tchékistes...

Tant et si bien que Savinko et Batchoulis, croyant avoir trouvé en Samuel Latzisko, tel était le nom dont s'était affublé James Nobody — l'homme de la situation, ne juraient plus que par lui.

A aucun moment, ils ne se rendirent compte que parmi les gens que leur signalait James Nobody ne figuraient ni des socialistes révolutionnaires, ni des menchéviks, c'est-à-dire des adversaires des gens au pouvoir, mais uniquement des communistes avérés.

Froidement, et la plupart du temps sans même contrôler les affirmations du grand détective, — lequel, d'ailleurs, se serait bien gardé d'émettre une contre-vérité, — ils envoyèrent à la mort ceux qui, la veille encore, passaient pour être les meilleurs soutiens du régime établi.

Pour peu que James Nobody fût demeuré quelques jours de plus à Cronstadt, il eut complètement « nettoyé » cette écurie d'Augias, qu'était le Soviet local.

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi...

Un soir, en effet, tandis qu'il s'apprêtait à rendre compte à Batchoulis des propos subversifs tenus par certains bolcheviks de marque, ce dernier l'interrompit...

— Je me suis rendu compte, lui dit-il, qu'en vous employant à espionner sur le port ce qui s'y passe, j'ai sous estimé vos talents et que, somme toute, j'ai commis une erreur identique à celle que commettrait un individu qui, possédant un pur sang, l'attellerait à un fardier.

Comme bien on pense ce préambule ne fut pas sans éveiller l'attention du grand détective, lequel se demanda aussitôt où voulait en arriver son interlocuteur.

Il n'allait pas tarder à être fixé à cet égard.

— James Nobody n'étant pas encore arrivé à Cronstadt, poursuivit, en effet, Batchoulis, j'en conclus ou qu'il a renoncé à son entreprise ou qu'il lui est arrivé quelque accident en cours de route. Quoi qu'il en soit, je le considère comme forclos et, cela étant, j'ai décidé de vous donner une autre affectation.

« Désormais, vous serez exclusivement à mon service, et non au service de Savinko, lequel d'ailleurs n'a plus besoin de vous, car il estime suffisante l'épuration à laquelle vous venez de procéder. »

James Nobody, dont l'inquiétude allait croissant, n'était pas homme à se laisser manœuvrer de la sorte. Aussi crut-il devoir se rebiffer...

— Ah ça ! s'écria-t-il en fronçant les sourcils, Savinko s'imaginerait-il, par hasard, que je suis de ceux que l'on chasse !

— Qui donc vous a parlé de cela ? s'exclama Batchoulis, interloqué...

— Mais, vous-même ! répondit le grand détective, car, si je comprends ce que parler veut dire, Savinko, par votre intermédiaire, me signifie nettement mon congé.

— Je vous affirme qu'il n'en est rien, fit Batchoulis ; la preuve en est que, dès ce moment, et cela par ordre de la Tchéka centrale, vous êtes attaché à ma personne, en qualité d'adjoint au commandant militaire de Portaminsk.

James Nobody effectua un bond formidable...

— Qu'est-ce que vous dites ? s'écria-t-il, sidéré...

— Je dis, mon cher Samuel, répondit paisiblement Batchoulis, que vous allez immédiatement prendre vos dispositions pour m'accompagner à Portaminsk, où nous devons transférer dans le plus grand secret, et toutes affaires cessantes, un prisonnier d'État.

James Nobody tressaillit...

— Oh ! Oh ! pensa-t-il, ce prisonnier d'État ne serait-il pas Lionel Walpool ? Ce serait, en ce cas, une chance inespérée !

Il n'en protesta pas moins avec véhémence...

— J'aime trop ma liberté, s'écria-t-il, pour l'alié-

ner si peu que ce soit, et je vous déclare tout net que le métier de gardien de prison n'est nullement de mon goût.

Du coup, Batchoulis le regarda de travers...

— Je ne m'attendais certes pas, déclara-t-il froidement, à une telle résistance de votre part, et il m'est fort pénible de vous rappeler que l'obéissance passive est le premier devoir que s'engage à remplir, en s'affiliant au parti, un militant communiste.

— Je n'en disconviens pas, répondit le grand détective ; mais, tout de même, vous ne me ferez jamais admettre que je suis obligé d'obtempérer à un ordre pareil.

— Vous n'avez même pas à le discuter, car, pour vous comme pour moi, entendre, c'est obéir, répondit le tchékiste. *En conséquence, je vous invite de la façon la plus formelle, et, au besoin, je vous ordonne, de vous trouver à minuit exactement au fort Trotsky, pour y prendre livraison du détenu que, vous et moi, avons mission de conduire à Portaminsk. Est-ce compris ?*

James Nobody eut toutes les peines du monde à dissimuler la joie que lui causa la déclaration qui précède.

Aucun doute n'était possible désormais. Lionel Walpool étant incarcéré au fort Trotsky, c'est lui et nul autre qu'il s'agissait de transférer à Portaminsk...

Mais, pourquoi l'envoyer dans cette capitale du « PAYS DE L'ÉPOUVANTE » ?

Pourquoi, au lieu de le tuer immédiatement, l'emprisonner dans ce « BAGNE DES BAGNES » ; lequel étant situé à cent verstes au nord d'Arkhangel, constitue, sans contestation possible, l'un des centres les plus horribles de cet horrible pays qu'est l'« Enfer de glace » ?

Sans doute comptait-on l'y faire périr lentement, au milieu des plus épouvantables supplices ?

Si, vraiment, telle était l'intention de la Tchéka, elle avait compté sans son hôte, James Nobody n'étant pas d'humeur à laisser s'accomplir un tel forfait.

— La route est longue qui conduit à Portaminsk, pensa-t-il, et il peut se produire tel incident, qui me permette de délivrer cet infortuné. Au besoin, s'il ne s'en produit pas, je saurai bien le faire naître...

C'est pourquoi, fort de cette conviction, s'étant tourné vers Batchoulis, il lui répondit :

— C'est compris ! Je saurai faire mon devoir ! A minuit exactement, je me trouverai à la poterne du fort Trotsky, Quel est le mot de passe ?

— Terre et Liberté !

— Bien.

Deux heures plus tard, en effet, James Nobody, chaudement emmitoufflé dans une somptueuse pelisse qu'il devait à la générosité de Batchoulis, rejoignait ce dernier au corps de garde du fort Trotsky.

On leur remit immédiatement le prisonnier. Mais dans quel état, grand Dieu ?

Non seulement on lui avait infligé les pires tortures, mais aussi on lui avait brisé les jambes à coups de bâton...

— *Ceci*, confia, avec un hideux sourire, à James Nobody, le bourreau de la prison, *afin de l'empêcher de s'enfuir...*

C'est donc sur un brancard que portaient quatre détenus horriblement mutilés, qu'on transporta ce malheureux jusqu'à l'automobile qui l'attendait dans la cour.

On l'y jeta comme un paquet.

Surpris de ne percevoir aucune plainte, de n'entendre sortir de cette bouche, dont toutes les dents avaient été arrachées, — et avec quelle brutalité ! — aucun son, James Nobody se pencha sur le prisonnier...

Et alors, il s'aperçut qu'on l'avait CHLOROFORMÉ...

Où James Nobody réalise un coup de maître...

Ce que fut ce voyage qui dura deux longs mois, — deux mois de tortures physiques incessantes pour l'infortuné journaliste et deux mois de tortures morales pour James Nobody, — je vous le donne à penser.

Le transfert devant s'opérer dans le plus grand secret, nulle escorte n'avait été prévue, tant et si bien qu'il fallut que, de temps à autre, James Nobody et Batchoulis relayassent à tour de rôle, le chauffeur, dont les mains congelées n'avaient même plus la force de tenir le volant...

Quand tombait la nuit, on s'arrêtait en quelque village, à moins qu'on ne trouvât au bord de la route une isba abandonnée et, tandis que deux de ses gardiens demeuraient auprès de Lionel

Walpool, le troisième allait aux provisions.

Généralement, c'était Batchoulis qui se chargeait de cette corvée. Il en revenait saturé de vodka⁽¹⁾, aux trois quarts ivre et, alors, se déroulaient des scènes effroyables, au cours desquelles, cette brute immonde rouait de coups le prisonnier.

Si ce dernier eût été valide, il est bien certain que, dès le premier jour, James Nobody et lui eussent pris la fuite.

Mais il était dans un tel état de faiblesse et de dépression qu'il n'y fallait pas songer.

Bientôt, on arriva dans la région des neiges, et il fallut abandonner l'auto pour le traîneau.

Batchoulis « mobilisa » donc deux équipages, dont les conducteurs, habitués aux longues randonnées sur ces steppes glacées, se révélèrent des guides excellents.

Un soir, enfin, on arriva en vue d'Arkhangel, dont le port bloqué par les glaces, retenait prisonniers de nombreux navires russes et étrangers.

Dès que Lionel Walpool, qui allait se rétablissant petit à petit, et qui avait à peu près repris l'usage de ses jambes, — il marchait avec des cannes, mais ! Enfin, il marchait ! eut été écroué à la prison de la ville, James Nobody se rendit sur le port, afin de voir si, d'aventure, il ne trouverait pas, à bord de l'un des navires qui s'y trouvaient retenus, quelqu'un de connaissance qui pût l'aider dans la fuite qu'il préméditait.

Malheureusement, — les navires soviétiques mis à part, — il ne vit que des navires battant pavillon allemand.

Or, s'adresser à un Allemand, dans les circonstances présentes, lui demander de favoriser l'évasion d'un sujet britannique, c'était tout bonnement se livrer ; Boches et Bolcheviks ayant partie liée.

Mais James Nobody avait plus d'un tour dans son sac..., et il le fit bien voir.

Étant entré dans un bar qu'encombraient des matelots de diverses nationalités, mais où dominait l'élément allemand, il s'assit paisiblement dans un coin et, à la jeune bonne qui se présenta pour lui demander ce qu'il désirait, il répondit à haute et intelligible voix :

— Ce que je désire ? Un « *schnaps*, parbleu ! Un brave et loyal « *schnaps* » de chez nous ! Un « *sch-*

¹ — Eau-de-vie de grain, Lenculus n'en raffole pas, il lui préfère l'eau de vie de mirabelle.

naps» comme, seuls, savent, en fabriquer les distillateurs allemands, lesquels sont les premiers du monde.

La jeune bonne se mit à rire...

— C'est que, fit-elle, le « *schnaps* », précisément parce qu'il vient de l'étranger, coûte excessivement cher. Ne préféreriez-vous pas un verre de vodka ?

James Nobody feignit de se mettre en colère...

— Au diable la vodka et ceux qui en boivent ! s'écria-t-il d'une voix tonitruante. Il faut être né dans ce pays d'enfer, pour aimer une « cochonnerie » pareille ! Donne-moi du « *schnaps* », te dis-je.

— Soit, répondit la jeune bonne, mais auparavant, donnez-moi dix roubles ?

— Tu crains donc que je n'aie pas de quoi te payer ?

— Non ! Mais ici, on règle d'avance ses consommations. C'est la règle de la maison.

— Soit ! consentit le grand détective, tout en ouvrant son portefeuille, lequel était plein de roubles à en craquer ; tiens, les voilà tes dix roubles.

Ce disant, il posa sur la table un billet de la Banque d'État soviétique.

Comme il s'y attendait, ni ses déclarations, ni son geste ne demeurèrent inaperçus et, se détachant du groupe, au milieu duquel il pérorait, un grand gaillard au faciès de brute et à la toison d'un roux ardent, s'avança vers lui, suivi de l'œil par tous ses camarades.

— Salut ! fit-il, en s'adressant à James Nobody.

— Salut ! répondit brièvement notre ami, qui ajouta aussitôt :

— Que me veux-tu ?

Désignant d'un geste du menton le verre d'alcool que là bonne venait de placer devant James Nobody, le géant blond répondit :

— Aurais-tu l'intention de boire seul ?

— Et si cela était ? fit, en souriant, le grand détective.

— Si cela était, répondit l'autre en s'emparant et en vidant d'un trait le verre que venait de payer James Nobody, je te dirais que, en Allemagne, cela ne se fait pas.

Les matelots qui se trouvaient là, et le patron du bar lui-même, se mirent à rire.

Mais leur hilarité fut de courte durée...

Se dressant soudain, d'un direct à la mâchoire,

James Nobody envoya au sol le matelot à moitié étourdi.

— Si en Allemagne, déclara-t-il en même temps, on n'a pas l'habitude de boire seul, on n'a pas non plus l'habitude de se laisser brimer par le premier venu.

Et se tournant vers les amis de son agresseur qui, maintenant, matés par ce geste énergique, le regardaient béants, il ajouta :

— A bon entendeur, salut !

Puis sans plus se soucier d'eux que s'ils n'existaient pas, s'adressant au patron du bar, il poursuivit :

— Maintenant donne-moi un autre verre de « *schnaps* », — au compte de cet individu, bien entendu.

Et, du doigt, il montrait le matelot qui, assis sur son séant, le toisait d'un air effaré, tout en frottant sa mâchoire endolorie.

Le patron fit une grimace épouvantable... — Et, s'il ne me paie pas ce second verre, fit-il, consterné, qui donc le paiera ?

— Ceci ne me regarde pas, répondit le grand détective, je t'ai remis dix roubles en échange d'un verre d'alcool. Or, ce verre d'alcool ayant été bu par un autre que moi, tu me dois un verre d'alcool. A toi à t'arranger du reste.

Faisant contre fortune bon cœur, le patron dut s'exécuter...

Le matelot qui, maintenant, s'était relevé, intervint aussitôt.

— Ce que déclare le camarade, fit-il, est juste. Je me suis conduit comme un goujat ; il est normal que j'en supporte les conséquences. Voilà tes dix roubles.

Déjà, le patron du bar tendait la main pour s'emparer du billet, quand James Nobody intervint à son tour.

— Du moment, fit-il en s'adressant au matelot, que tu reconnais tes torts et que tu me fais des excuses, je n'ai plus de raison de t'en vouloir. Garde tes dix roubles et mets-toi en face de moi : je t'offre un autre verre.

C'était là, un coup de maître..

James Nobody n'en était plus, d'ailleurs, à contester l'efficacité de ce système que, de l'autre côté de la Manche, on appelle la « *douche écossaise* ».

Venant après la démonstration de force qu'il

venait d'effectuer, ce geste généreux acheva de dompter le colosse qui, tout piteux, vint s'asseoir en face de lui.

— J'ignore qui tu es, déclara ce dernier ; mais que tu sois Allemand ou non, juif ou chrétien, croyant ou idolâtre, si jamais tu avais besoin de mes services, tu pourrais compter sur moi.

James Nobody regarda attentivement son interlocuteur, afin de se rendre compte du degré de confiance qu'il pouvait lui accorder, et du fond qu'il pouvait faire sur cette promesse.

Si l'homme qu'il avait devant lui venait de se permettre une plaisanterie d'un goût douteux, le repentir qu'il manifestait paraissait sincère et dénotait une nature qui n'était pas foncièrement mauvaise.

La tête était d'une brute, — je crois l'avoir déjà dit, — mais le regard était franc. Les chiens que l'on vient de battre, ont en regardant leur maître, de ces yeux-là...

Encore qu'il éprouvât une méfiance instinctive à l'égard de tout ce qui, de près ou de loin, était Allemand, le grand détective était trop intelligent trop averti, pour ne pas admettre que, tout de même, l'Allemagne n'étant pas uniquement peuplée de « *Junkers* », il s'y peut trouver de braves gens comme ailleurs.

Celui-là devait être du nombre...

C'est pourquoi, ayant décidé de lui accorder une confiance relative, il lui déclara :

— Tu peux, en effet, me rendre un service immense. En ce cas, d'ailleurs, tu serais largement rétribué. Mais, auparavant, il faut que je sache qui tu es et ce que tu fais à Arkhangel.

Le colosse n'eut pas une seconde d'hésitation.

— Je m'appelle, fit-il, Heinrich Stuber, je suis né à Hambourg et, actuellement, j'exerce les fonctions de maître à bord du vapeur allemand *Langenberg*.

— Es-tu mari ?

Je pense bien, répondit Heinrich Stuber ; j'ai même six enfants, quatre garçons et deux filles, qui m'attendent à la maison.

— *Que dirais-tu, si on te proposait de les enrichir ?* fit lentement James Nobody.

Heinrich Stuber tressaillit...

Lourdement son regard se posa sur James Nobody.

Puis, à son tour, il répondit :

— Pourvu qu'on ne me demande rien qui soit déshonorant, — car, si je suis pauvre, je suis honnête, — je suis prêt à tenter ou à faire quoi que ce soit qui puisse me sortir de la misère.

— Alors, fit James Nobody en lui tendant la main, rien ne s'oppose à ce que nous nous entendions. Écoute bien ce que je vais te dire.

Heinrich Stuber, désormais tout oreilles, se pencha vers lui...

— As-tu entendu parler de l'affaire du Donetz ? poursuivit le grand détective.

— Parbleu ! Il n'est question, que , de cela en Allemagne.

— *Tu sais alors que plusieurs ingénieurs allemands, bien qu'ils n'aient rien fait de répréhensible, ont été condamnés à mort par les Soviets, sous l'inculpation de haute trahison.*

— Je sais cela, en effet, répondit Heinrich Stuber ; on leur reproche d'avoir « saboté » les mines, de manière à en abaisser le rendement.

— C'est absolument faux ! déclara avec force, James Nobody ; je le sais d'autant mieux que moi-même, je suis l'un des ingénieurs qui viennent d'être ainsi condamnés.

— Vous ? s'exclama Heinrich Stuber, sidéré ; mais alors, comment se fait-il que vous vous trouviez ici ?

— Parce que je me suis évadé, parbleu ! répondit James Nobody.

— Et s'ils allaient vous reprendre ?

— Alors, ce serait la mort, la mort sans phrases, la mort au milieu des supplices, fit lentement le grand détective. Mais, c'est précisément parce que je ne veux pas être repris, que je me suis dirigé vers Arkhangel, afin de m'y réfugier, si possible, à bord d'un navire allemand.

— Herr Gott ! Vous avez eu raison ! s'exclama Heinrich Stuber. Désormais, vous êtes sauvé, car, mes hommes et moi, nous allons vous escorter jusqu'à notre navire. Et, malheur à qui oserait vous toucher en cours de route. D'ailleurs, il n'y a que le quai à traverser.

La spontanéité de l'offre toucha profondément James Nobody, mais il n'en répondit pas moins en hochant douloureusement la tête.

— Je ne puis accepter, hélas car je ne suis pas seul. Avec moi se trouve un de mes camarades, — un Allemand comme vous et moi, que j'ai pu sauver, mais qui ayant été torturé par les

bourreaux de la Tchéka, est encore infirme.

« Or, tant qu'il sera dans cet état, il lui sera impossible de se rendre à votre bord. Et, comme il ne m'est pas permis de l'abandonner... »

— Alors, comment faire ?

James Nobody fit semblant de s'absorber en soi-même...

— Dans combien de temps comptez-vous appareiller ? demandai-je, enfin.

Heinrich Stuber se livra à un calcul rapide...

— Normalement, répondit-il, le port devrait être libre de glaces dans une quinzaine de jours. Comme tout est prêt à bord, nous appareillerions aussitôt.

— Mais alors, c'est parfait ! s'exclama le grand détective, car, dans quinze jours, mon camarade sera entièrement rétabli.

— En ce cas, topez là, déclara le maître d'équipage en tendant sa main largement ouverte à James Nobody ; je m'engage, au nom de mes officiers et en mon nom personnel, à vous attendre à Arkhangel, quinze jours durant.

Quinze jours plus tard, en effet, James Nobody et Lionel Walpool montaient à bord du *Langenberg* qui prit la mer aussitôt.

Mais les deux malheureux n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Un tremblement convulsif agitant tout leur être ; dans leurs yeux hagards se lisait une horreur indicible.

C'est que, voyez-vous, Portaminsk les avait marqué de son sceau.

Portaminsk, le « *camp de la mort* » !

Portaminsk, la « *terre de l'épouvante* » !

L'épouvante ?

Ils savaient, désormais, ce que voulait dire ce mot.

L'épouvante ?

Ils ne devaient plus jamais l'oublier... Écoutez plutôt...

Où James Nobody entre en relations avec Lionel Walpool...

Quand il rentra à la prison d'Arkhangel, où l'attendait, le ventre à table et les pieds au chaud, ce rufian à face de traître qu'était Batchoulis, James

Nobody s'aperçut que, à son habitude, ce dernier était aux trois quarts ivre.

Le directeur de l'« établissement » et le chauffeur lui tenaient compagnie, absorbant, l'une suivant l'autre, de copieuses rasades de vodka.

S'étant rendu compte d'un coup d'œil que, au point où ils en étaient, aucun d'eux ne pourrait s'opposer à son dessein, James Nobody se rendit au quartier des condamnés, dans l'une des cellules duquel avait été incarcéré dès son arrivée Lionel Walpool.

Plus abattu que jamais, ignorant par surcroît que parmi ses bourreaux se trouvait celui qui, demain, devait le sauver, l'infortuné journaliste se demandait non sans angoisse ce qui allait advenir de lui.

Et, bien que James Nobody — et cela se concevait aisément, — ne se soit jamais livré sur lui à la moindre voie de fait, bien qu'il ait toujours observé à son égard les règles de la plus parfaite courtoisie, de la plus élémentaire bienséance, ne comprenant rien à cette attitude qu'il tenait pour hypocrite, Lionel Walpool se méfiait peut-être plus encore du célèbre détective qu'il ne se méfiait de Batchoulis lui-même.

Aussi quand il le vit entrer dans sa cellule accompagné d'un gardien armé jusqu'aux dents, crut-il que sa dernière heure était arrivée.

Quittant péniblement le grabat sur lequel il était couché, il se dressa sur ses pieds et, toisant avec mépris ceux qu'il tenait pour ses bourreaux, simplement, il leur déclara :

— Je suis prêt !

James Nobody comprit..., et ne put s'empêcher — tant était cruel le quiproquo, — de frémir...

D'un geste impérieux, il invita le geôlier à quitter la cellule, puis, dès que ce dernier eut regagné le couloir, se tournant, un bon sourire aux lèvres, vers Lionel Walpool :

— *A quoi êtes-vous prêt ?* lui demanda-t-il, *à mourir sans doute ?*

— Ai-je donc autre chose que la mort, — et quelle mort — à attendre de vous et des vôtres ? lui répondit le malheureux journaliste.

— Il est certain, répondit paisiblement James Nobody, que de la part des Bolcheviks, — et ils vous l'ont bien prouvé, — vous pouvez vous attendre à tout. Mais, en ce qui me concerne, il en va tout autrement, et je vais vous le prouver immédiatement.

Après s'être assuré que le geôlier ne les observait pas, le grand détective décousut un pan de sa touloupe et il en sortit un papier qu'il tendit à Lionel Walpool, tout en déclarant à celui-ci :

— Cette preuve la voici :

— Qu'est-ce que cela ? demanda le journaliste qui, plus que jamais, se tenait sur ses gardes.

— *Cela*, répondit en souriant James Nobody, c'est une lettre de votre femme. *Prenez-en connaissance et, dès que vous l'aurez lue, broyez-la entre vos dents et avalez-la.* Il est parfaitement inutile, en effet, de laisser à portée de la main de ces « messieurs » une pièce à conviction de cette importance.

N'en pouvant croire ses oreilles, Lionel Walpool le regarda, sidéré...

— Une lettre de ma femme ! s'exclama le malheureux. Ah ! ça, mais je rêve, moi ! Comment une chose pareille serait-elle possible ? Pourquoi vous jouez-vous ainsi de moi, monsieur ? Et que vous ai-je fait, pour que vous me martyrisiez de la sorte ?

Plus ému qu'il ne le voulait paraître, James Nobody s'approcha de lui à le toucher, et lui mettant de force la lettre dans la main, il répondit :

— Lisez, vous dis-je, car nous n'avons pas une minute à perdre, cet entretien ne pouvant ni s'éterniser ni se renouveler.

Encore hésitant, — qui ne l'eût été à sa place ? — Lionel Walpool prit le papier et lut :

Mon Lionel adoré,

Je ne sais si cette lettre vous parviendra jamais. Mais si ce miracle s'accomplit, si celui qui m'a juré de vous sauver réussit à vous joindre et à vous la remettre, je vous prie de croire en lui comme vous croyez en Dieu.

Afin qu'aucun doute ne subsiste en votre esprit quant à l'authenticité de cette lettre, je vous demande de vous souvenir de ce qui s'est passé le 6 juillet 1913 à Hartlepool.

C'est là un secret que vous et moi sommes seuls à connaître.

Mais comme cette lettre peut être volée ou arrachée à celui à qui je la confie, j'ai cru, pour plus de sûreté, devoir lui révéler ce secret.

S'il vous répète mes paroles, ayez confiance en lui. Il vous sauvera.

Courage et espoir, mon aimé.

Songez à ceux qui vous attendent et qui mourraient si vous mouriez.

Vos enfants et moi, vous embrassons très tendrement.

*Votre femme qui vous aime,
Mary WALPOOL-HASTINGS.*

En l'esprit de Lionel Walpool, aucun doute ne pouvait subsister. La lettre était bien de l'écriture de sa femme. Il reconnaissait jusqu'à son style.

Aussi, étant donné son état de faiblesse, l'émotion qu'il ressentit fut d'une telle intensité, qu'il faillit s'évanouir.

Mais James Nobody avait tout prévu, même cela.

Tirant de la poche de sa touloupe un flacon d'éther, il en fit respirer les émanations à Lionel Walpool, qui reprit aussitôt ses esprits.

Tristement, il hocha la tête...

Puis, fixant James Nobody qui, profondément ému par tant de souffrance imméritée, lui prodiguait ses soins :

— Veuillez excuser, lui dit-il, ce moment de défaillance. Autant que la douleur la joie fait mal. Celle que je viens d'éprouver a failli me tuer. Mais soyez rassuré, monsieur, me voici remis et prêt à vous entendre.

Alors, après lui avoir répété le secret que lui avait confié M^{me} Walpool, James Nobody révéla à Lionel Walpool ce qui s'était passé depuis son enlèvement par les Bolcheviks.

Après quoi, il lui exposa ce qu'il allait tenter pour l'arracher des mains de ces derniers, qui, bien décidés à se défaire de lui, loin de tout témoin indiscret, l'envoyaient à Portaminsk, pour l'y livrer aux bourreaux chinois de la Tchéka.

— Dès que nous serons à bord du *Langenberg*, dit en terminant James Nobody, nous serons sauvés, mais encore faut-il arriver jusqu'au navire. Actuellement, je crois la chose impossible, car, votre état de faiblesse nous interdit toute tentative de ce genre. Dans quinze jours par contre, il en sera tout autrement.

« Je vous demande, en conséquence, d'être prêt à agir au premier signal. »

— Vous pouvez compter sur moi, lui répondit Lionel Walpool ; je puis vous donner l'assurance que si mon évasion échoue, ce ne sera certainement pas par ma faute.

— Je n'en doute pas, fit avec gravité James Nobody, mais, en pareille matière, il faut tout prévoir. C'est pourquoi, je vous ai apporté l'étui que voici. Il est si exigü, qu'il vous sera extrêmement facile de le dissimuler.

« Il n'en contient pas moins de quoi vous libérer de vos fers, et, en cas d'insuccès, de quoi échapper aux supplices qui vous attendent.

« Vous y trouverez, en effet, en même temps qu'une scie articulée et une lime à métaux, une ampoule contenant du cyanure de potas sium, c'est-à-dire le moyen de vous réfugier dans la mort, si la fatalité voulait que je ne puisse vous arracher à vos bourreaux. »

Lionel Walpool, maintenant, était transfiguré...

De son visage, toute trace de lassitude avait disparu, et dans ses yeux se lisait la volonté de vaincre.

Ayant donné une énergique poignée de main à James Nobody, simplement il lui demanda :

— Voulez-vous me dire, monsieur, à qui doivent aller mes remerciements.

Le grand détective eut un sourire...

Non moins simplement il répondit :

— *Je m'appelle James Nobody.*

— James Nobody ! s'exclama Lionel Walpool James Nobody, le « grand détective » !

Le sourire de notre ami s'accentua...

— Je ne sais pas si je suis le « grand détective », déclara-t-il gaiement, mais ce que je sais, c'est que je suis « bougrement heureux... »

Et, ayant donné l'accolade à Lionel Walpool qui maintenant le regardait avec des yeux où se lisait une admiration sans bornes, il le quitta, non sans avoir donné l'ordre au géôlier de surveiller avec la plus extrême attention le prisonnier, lequel, spécifia-t-il, ne lui inspirait pas la moindre confiance...

Où James Nobody assiste à des scènes effroyables...

Le lendemain au petit jour, Lionel Walpool et son escorte partirent pour Portaminsk, sous une violente tempête de neige.

Mal entretenue, profondément ravinée, la route que bordait une interminable rangée de poteaux télégraphiques, s'avéra extrêmement pénible.

Les souffrances qu'endurait Lionel Walpool s'en accrurent d'autant ; mais animé d'une résolution indomptable, résolu à vaincre, il les surmonta avec un courage stoïque.

James Nobody l'admirait en silence...

Le surlendemain, alors que, déjà, tombait la nuit, on aperçut enfin, se profilant au loin, l'agglomération au centre de laquelle est installé le « camp le plus au nord », le « *camp d'où l'on ne revient pas* ».

La contrée était sinistre, mais plus sinistre encore fut le coup d'œil que lança Batchoulis à Lionel Walpool.

Lui montrant la porte du camp qui à leur approche s'ouvrit béante devant eux et devant laquelle un groupe de tchékistes montaient une garde attentive, Batchoulis déclara :

— L'heure du règlement de comptes approche, Lionel Walpool, et pour avoir osé attenter à la souveraineté des Soviets, tu vas apprendre, à tes dépens, ce qu'est la souffrance.

« Tu as souffert déjà, cependant.

« Mais ce que tu as enduré n'est rien, si on le compare à ce que te réservent mes bourreaux chinois, les bourreaux de Portaminsk, les seuls qui soient dignes de ce nom.

« Afin de te donner un avant-goût des supplices qui t'attendent, chaque jour tu m'accompagneras à la « *chambre de la mort* ».

« Puis, quand tu seras entièrement rétabli, quand tu auras repris tes forces, ton tour viendra.

« Alors, — mais alors seulement, — tu comprendras la signification de ce mot : l'épouvante. »

En guise de réponse, Lionel Walpool se contenta de sourire...

Mais ce sourire était tellement empreint de mépris, il disait si bien ce qu'il voulait dire, que Batchoulis le reçut en plein visage, tel un soufflet...

Il eut un cri de rage...

— Halte ! ordonna-t-il.

Dès que les traîneaux se furent arrêtés, prenant Lionel Walpool par le bras, il le contraignit à descendre.

— Peut-être crois-tu que j'exagère, lui dit-il, et comme tous tes semblables, tu penses que je n'oserais pas mettre mes menaces à exécution.

« Eh bien ! regarde ce qui va se passer ; après quoi tu pourras méditer tout à ton aise.

Tout en parlant, Batchoulis avait sorti de son étui le browning que, comme tout tchékiste qui se respecte, il portait constamment à la ceinture, et s'adressant au chauffeur, il lui dit :

— Camarade ! Depuis notre départ de Cronstadt, jusqu'à notre arrivée à Portaminsk, je n'ai eu qu'à me louer de tes services.

« Membre du parti communiste, secrétaire adjoint du Syndicat des chauffeurs de Moscou, tu t'es conduit en homme conscient de ton devoir.

« Mais malheureusement pour toi, et cela, de par ton métier même, tu as été mis au courant d'un secret d'État que nul, à part Samuel et moi, ne doit connaître.

« Il faut qu'on ignore à jamais ce qu'est devenu Lionel Walpool.

« Or, comme il n'y a que les morts qui ne parlent pas, je me vois obligé à mon grand regret de te contraindre au silence. »

En même temps et avant que l'infortuné chauffeur ait eu le temps d'émettre une protestation, d'un coup de revolver en pleine figure Batchoulis l'abattait à ses pieds.

Se tournant ensuite vers Lionel Walpool :

— Que dis-tu de cela ? lui demanda-t-il, un hi-deux sourire aux lèvres.

— Je dis que vous êtes un lâche et un assassin ! répondit du tac au tac le journaliste, et j'ajoute que votre force est faite de la lâcheté de ceux qui vous entourent et qui vous servent.

Et, s'adressant aux tchékistes du camp qui, terrorisés, avaient assisté sans mot dire à cet assassinat, courageusement Lionel Walpool poursuivit :

— Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'un aussi lâche attentat vous laisse impassibles. Vous ne vous demandez même pas si le sort de ce malheureux ne sera pas le vôtre demain. Je vous savais cruels, mais j'étais loin de supposer que vous étiez stupides à ce point.

« Quoi ! on assassine devant vous un de vos camarades, lequel, par surcroît, n'a commis aucune faute, aucun délit, et vous ne réagissez même pas !

« Tenez ! j'aime autant vous le dire tout de suite, afin qu'aucune équivoque ne subsiste, tous autant que vous êtes, vous me dégoûtez profondément.

« Vous n'êtes pas des hommes » ; vous êtes des lâches ! »

On ne saurait décrire l'effet que produisit cette courageuse déclaration sur les tchékistes.

D'abord ce fut de la stupeur, une stupeur sans nom.

Puis, à cette stupeur, succéda une rage folle.

De se voir ainsi bravés et bafoués par un seul homme, et qui, plus est, par un de ces « bourgeois » qu'ils avaient en exécution, par un prisonnier, ils virent rouge et, si James Nobody ne se fût interposé, Lionel Walpool eût été massacré sur-le-champ.

Quant à Batchoulis, rien ne pourrait dépeindre sa colère et sa rage.

— Qu'on enferme cet homme en cellule ! ordonna-t-il, et que deux d'entre vous ne le quittent pas un seul instant des yeux. Tous, tant que vous êtes, vous me répondez de sa tête. Si jamais il s'évadait, ou s'il se suicidait, je vous ferais tous « crever » dans la « chambre froide ».

Cette menace parut produire sur les tchékistes un foudroyant effet.

— Au fait ! poursuivit Batchoulis en s'adressant à Lionel Walpool, tu ne sais pas ce qu'est la « chambre froide » ? Comme il te faudra bien l'habiter quelque jour, mieux vaut que tu apprennes immédiatement ce que l'avenir te réserve. Suis-moi... !

Étroitement encadré par cette horde de déments, Lionel Walpool, dont le courage n'avait pas fléchi, suivit Batchoulis que tentait vainement de calmer James Nobody.

Loin de s'apaiser, la colère de l'odieux tchékiste allait croissant, tant et si bien que, sérieusement inquiet, mais décidé à sauver coûte que coûte Lionel Walpool, James Nobody se demanda si mieux ne valait pas brusquer les choses, et mettre immédiatement à exécution le plan audacieux qu'il avait conçu.

Mais la raison l'emporta...

Il comprit que, agir en ce moment, entouré comme il l'était, eût été vouer à un échec certain la tentative d'évasion la mieux combinée.

Bientôt le groupe au centre duquel marchait Lionel Walpool arriva sur la place principale du camp, au centre de laquelle quatre trous mesurant trois mètres de circonférence et deux mètres de profondeur, avaient été creusés en pleine terre.

Autour de ces trous, à la lueur des torches, s'affairait une bande de Chinois au masque bestial, qui de temps à autre jetait au fond des excavations une pelletée de neige que suivait immédiatement un seau d'eau.

Maintenant le groupe s'était arrêté.

Se tournant vers Lionel Walpool, dont la fière contenance en imposait à tous, il lui dit d'une voix rauque, en lui désignant l'un des trous.

— Avance et regarde ! Après quoi tu comprendras !

Sans paraître le moins du monde intimidé, Lionel Walpool, qui était devenu le point de mire de tous les regards, s'approcha du trou sur lequel il se pencha.

Et alors, il vit ceci :

Attachée par une corde à un poteau solidement enfoncé en terre au fond du trou, le corps enfoui jusqu'au ventre dans la neige congelée, une femme, à demi morte, déjà, râlait...

La souffrance qu'elle devait endurer était telle, que ses traits, horriblement contractés, n'avaient plus rien d'humain.

De ses lèvres bleuies par le froid, s'échappait, de temps à autre, un gémissement plaintif, que scandaient les tremblements convulsifs de son corps torturé.

C'est sur cette chair pantelante que, méthodiquement, de minute en minute, les bourreaux chinois jetaient alternativement des pelletées de neige et des seaux d'eau glacée.

Longuement, comme s'il eût voulu graver à jamais sur sa rétine et dans son cerveau ce spectacle d'horreur, Lionel Walpool regarda...

Puis, s'étant redressé, devant la martyre, lentement, il se découvrit...

Ce geste fut empreint d'une telle noblesse, il dénotait un tel dédain de la mort, qu'il arracha un murmure de stupéfaction aux bourreaux chinois eux-mêmes.

— Celui-là est un homme ! murmura l'un d'entre eux.

— Certes ! constata un de ses collègues, mais il reste à savoir comment il se comportera quand on nous le confiera.

Alors, se tournant vers eux, un sourire de mépris aux lèvres, Lionel Walpool leur dit d'une voix assurée.

— Pour les avoir vus à l'œuvre, à Pékin et ailleurs, je sais de quoi sont capables les tortionnaires chinois, mais je sais également que l'homme que je suis ne tremblera jamais devant eux.

« Vous pourrez torturer mon corps, déchirer mes chairs, déchiqueter mes membres, vous ne m'arracherez pas une plainte, car jamais ma volonté n'abdiquera devant la vôtre. »

Puis, s'adressant à Batchoulis qui l'écoutait bouche bée :

— Si tu as voulu m'effrayer, lui déclara-t-il, en souriant, tu t'es lourdement trompé. Mets-moi à l'épreuve et l'expérience te prouvera que, chez moi, l'esprit domine la matière.

— C'est ce que nous verrons ! répondit Batchoulis, furieux. En attendant, dès demain, je te confierai au « manucure » de la maison. Si, vraiment, tu survivs à l'opération, c'est que tu auras l'âme chevillée au corps.

Et, se tournant vers le chef de ses sbires :

— Qu'on l'emmène ! ordonna-t-il ; et, surtout, qu'on veille bien sur lui, car, celui-là, JE ME LE RÉSERVE.

Où James Nobody effectue quelques réformes et ce qui s'ensuit...

Or, le lendemain un incident se produisit qui modifia du tout au tout la face des choses.

Non seulement Lionel Walpool ne fut pas mis à la torture ainsi que le lui avait promis Batchoulis, mais ce dernier qui, dès l'aube, avait quitté le camp pour faire une promenade à cheval dans les environs, fut ramené vers midi, en fort piteux état, par un groupe d'indigènes du cru.

Que lui était-il donc arrivé

Nul ne le sut jamais...

Toujours est-il que, appelé d'urgence au chevet du blessé, le médecin de l'« établissement » diagnostiqua une fracture du crâne.

Il en résulta que, automatiquement, le commandement passa entre les mains du camarade Samuel Latzisko, — alias James Nobody, — lequel en profita aussitôt pour effectuer certaines réformes jugées par lui indispensables.

C'est ainsi que, ayant rassemblé autour de lui, à l'heure du rapport, le personnel du camp, il le

prévint charitablement que tout acte de brutalité contre les détenus, commis en violation du règlement, exposerait son auteur à un acte de brutalité identique.

C'était là instaurer bel et bien la loi du talion et, s'il se trouva des gens pour s'en plaindre et protester amèrement, ce ne furent pas, comme bien on pense, les prisonniers.

D'ailleurs, et afin de bien faire comprendre aux protestataires qu'ils avaient tort d'insister, James Nobody en fit mettre quelques-uns en cellule, ce qui eut pour résultat immédiat de calmer leurs collègues.

Étant donnés l'ambiance et les précédents, James Nobody savait fort bien que ses sous-ordres ne tarderaient guère à le dénoncer à Moscou ; le nouveau régime instauré par lui ne pouvant, en aucun cas, être de leur goût.

Mais de cela il n'avait cure, car, avant que n'intervint la Tchéka centrale, il pensait bien lui avoir brûlé la politesse.

Passant ensuite aux questions de détail, il supprima purement, et simplement la « *promenade de deux heures* », laquelle eût pu tout aussi bien s'appeler la « *promenade de la mort* », car, de tous ceux qui y prenaient part, *pas un ne revenait*.

Tous les jours, en effet, on lâchait dans une cour intérieure du camp, exactement située sous les fenêtres de l'appartement qu'occupait Batchoulis, les détenus qui ; la veille, avaient été punis de cellule pour une infraction quelconque au règlement.

Et, alors, Batchoulis, — lequel n'en était pas à une cruauté près, — prenait ce qu'il appelait « SON DESSERT ».

Quittant la table qu'en compagnie de quelques-uns de ses sbires, il venait d'absorber, en même temps que son déjeuner, quelques verres de vodka, le sinistre individu s'emparait d'une carabine à répétition et, après s'être mis à la fenêtre, abattait l'un après l'autre les détenus massés dans la cour⁽¹⁾.

Si d'aventure, l'un de ces malheureux n'avait pas été tué sur le coup, on ne l'en enterrait pas moins, mais... VIVANT.

C'est ainsi que sur douze cents prisonniers qui lui furent confiés, il en assassina quatre cent quarante-deux.

Or, — et James Nobody put s'en convaincre par l'examen de leurs dossiers, — aucun de ces malheureux n'avait la moindre faute à se reprocher.

Leur seul tort était d'avoir appartenu autrefois aux « classes dirigeantes » ou à l'ancienne armée.

Comme tels on les tenait pour des ennemis avérés du « prolétariat », et on les traitait en conséquence.

Mais ce qui terrorisa vraiment James Nobody, ce qu'il ne put jamais, ni comprendre ni admettre, c'est le martyre que, dans cet antre de l'épouvante, on infligeait aux femmes et aux enfants.

Les femmes, c'est simple, appartenaient à qui voulait bien les prendre.

Je n'aurais garde d'insister...

On les assujettissait aux travaux les plus durs et, quand elles rentraient du travail exténuées et hors d'état de se livrer au moindre effort, on les contraignait à nettoyer de fond en comble les chambrées qu'occupaient les gardes-rouges et les tchékistes.

Après quoi, pour tout potage, on leur donnait un... POISSON SALÉ.

Mais, parfois, on omettait de leur donner à boire.

Tant et si bien que ces infortunées, mortifiées dans leur chair, outragées dans leur dignité, atteintes par surcroît de maladies que je m'abstiens de nommer, mais que l'on devine, subissaient un supplice de tous les instants.

Quant aux enfants, leur sort était encore pire, s'il se peut.

On les avait groupés dans un local spécial, que, par dérision sans doute, on appelait « *la pouponnière* ».

De ce local, dont les fenêtres grillagées ne s'ouvraient que rarement, ils ne sortaient jamais.

Pour eux, point de promenades au grand air. Et encore moins de récréations...

Ils vivaient, — ou plutôt, ils végétaient, — au milieu de la crasse, sans soins d'aucune sorte, roués de coups pour la moindre peccadille et, par surcroît, on leur imposait la loi du silence.,

La plupart d'entre eux étaient dans un état de maigreur effrayant⁽²⁾.

Quel était donc leur crime, et pourquoi les avait-on envoyés à Portaminsk ?

1 — Rigoureusement authentique.

2 — Voir la photographie qui figure sur la couverture de cet ouvrage, et qui est celle d'enfants martyrs.

Tout simplement parce qu'ils servaient d'otages.

Leurs pères, provenant tous des cadres de l'ancienne armée, avaient été contraints par les Bolcheviks à reprendre du service dans l'armée rouge.

Et, pour les mieux tenir ; pour obtenir d'eux l'obéissance passive, la Tchéka n'avait rien trouvé de mieux que de s'emparer de leurs enfants, lesquels, ainsi que je l'ai écrit ci-dessus, servaient d'otages.

Naturellement, dans cette plaie purulente qu'était « *la pouponnière* », James Nobody porta le fer rouge et, grâce à lui, tout au moins pendant les quelques jours qui suivirent, les pauvres enfants purent manger à leur faim et jouer à leur aise.

Tout en réalisant les réformes qui précèdent, le grand détective n'en préparait pas moins, dans le plus grand secret, l'évasion de Lionel Walpool.

Ce dernier, auquel il rendait visite tous les jours dans sa cellule, se rétablissait à vue d'œil.

Non seulement James Nobody avait fait améliorer son ordinaire, mais il lui apportait en cachette de quoi se suralimenter.

Aux tchékistes, outrée de voir un prisonnier, — et quel prisonnier ! — traité avec tant de ménagements, James Nobody avait simplement répondu que Lionel Walpool était destiné à subir de tels supplices, qu'il était indispensable, avant que de le remettre entre les mains des bourreaux chinois, de lui permettre de reprendre des forces.

— On ne torture pas un homme à demi-mort déjà, avait-il déclaré en terminant, car il ne résisterait pas à la première épreuve. On le nourrit, on le gave, on le soigne et, quand il est à point, on le supplicie.

Convaincus par ce raisonnement, — le seul qui pût les toucher, — les tchékistes n'avaient pas insisté.

Mais, James Nobody, qui surveillait avec la plus scrupuleuse attention les faits et gestes de ses subordonnés, comprit qu'il ne pouvait, sans risquer une catastrophe, les leurrer plus longtemps.

Aussi résolut-il de brusquer les choses.

Un soir, tandis que dans le réfectoire où ils prenaient d'habitude leurs repas, les tchékistes fêtaient, à grand renfort de boissons spiritueuses, l'anniversaire de la révolution, il en profita pour descendre dans le couloir des cellules.

S'étant fait reconnaître des deux geôliers préposés à la garde des détenus, il leur tint le discours suivant :

— J'ai pensé, camarades, qu'il n'était pas juste, en ce jour de fête, de vous priver des plaisirs auxquels vous avez droit.

« Comme il ne m'est pas permis de vous relever de votre poste et de vous autoriser à aller rejoindre nos camarades au réfectoire, j'ai tenu à vous apporter moi-même deux bouteilles de vodka et un pâté de venaison, afin de vous permettre de fêter dignement le « glorieux » anniversaire qu'il est du devoir de tout bon communiste, — et vous êtes de ceux-là, — de célébrer aujourd'hui ».

Sans même se soucier du pâté que venait de leur remettre le grand détective, prenant chacun une bouteille de vodka, les deux hommes les portèrent à leurs lèvres.

Et, aussitôt, ils s'effondrèrent...

Le cyanure de potassium venait de produire son effet.

James Nobody se pencha sur eux et, après, avoir constaté que la mort avait fait son œuvre, il bondit vers la cellule qu'occupait Lionel Walpool.

Ayant ouvert la porte :

— En route, lui dit-il à voix basse, le chemin est libre ! Sachons en profiter !

Dix minutes plus tard, après avoir franchi sans encombre les limites du camp, montés sur deux magnifiques chevaux qui provenaient des propres écuries de Batchoulis, ils filaient à fond de train, en direction d'Arkhangel.

C'est là que, le surlendemain, à l'aube, ils goûtèrent enfin la joie de vivre.

Car, dans le port libre de glaces, ils aperçurent le *Langenberg* qui, sous vapeur, les attendait.

Dès qu'ils furent montés à bord, le navire largua ses amarres et fit cap sur la haute mer, saluant au passage le brise-glaces soviétique qui, à Arkhangel, fait également fonction de garde-côtes.

Les prenant pour des compatriotes, — car Lionel Walpool et James Nobody parlaient admirablement allemand, — les officiers du bord leur firent un accueil chaleureux et les réconfortèrent de leur mieux.

Jamais le moindre soupçon n'effleura leur esprit quant à la supercherie, — bien innocente celle-là, — dont ils étaient victimes.

Aussi, leur surprise fut-elle glande quand, à l'escale de Vardö, en Norvège, ils ne virent pas remonter à bord leurs deux hôtes qui, sous prétexte de visiter la ville, étaient descendus à terre.

Jusqu'au soir, ils les attendirent.

Mais ils les attendirent en vain, car, déjà, James Nobody et Lionel Walpool, enfin libres, filaient à toute vapeur vers l'Angleterre.

Ce n'est que, en arrivant à Hambourg, que l'état-major du *Langenberg* apprit la vérité.

Car, à Hambourg, attendait à l'adresse de Heinrich Stuber, le maître d'équipage du navire, un chèque de cent livres sterling.

*
* *

Si l'évasion de Lionel Walpool produisit en Angleterre l'immense sensation que l'on sait, il n'est que de lire les journaux de cette époque, pour se rendre compte à quel point elle fut formidable, — elle n'en eut pas moins pour résultat immédiat d'éviter la potence à Olga Bourritcheff et à ses complices.

Incarcérés pour le reste de leur existence au pénitencier de Penton-Hill, ils expient dans les fers et dans les larmes leur audace qui fut grande, et leurs crimes qui demeurent inégalés...

Est-il besoin d'ajouter que Lionel Walpool et James Nobody sont devenus inséparables et que, chacun dans leur sphère, ils luttent avec un égal courage contre ce conglomerat de brutes qui est la Tcheka, et qui, dans l'histoire, devrait s'appeler l'« *Internationale des forçats* ».



Ivan Vladimirov (1869-1947)

Dans les sous-sols de la Tcheka à Moscou dans le bâtiment de la Loubianka (rue Grande-Loubianka).

Lire dans le Numéro de février :

« LA LOUVE DU CAP SPARTIVENTI » UNE MISSION EN CHINE



CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

Déjà parus :

N° 1. — Un Drame au War-Office.

N° 2. — Le Courrier du Tzar.

Pour paraître successivement :

N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.

N° 5. — La Momie sanglante.

N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.

N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.

N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.

N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.

N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.

N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.

N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions "La Vigie" 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://www.the-savoisien.com/](http://www.the-savoisien.com/)

CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES

140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

Vient de paraître

L'ESPION DU KAISER

Chaque volume, broché **12 fr.**

On retrouvera toutes nos publications sur le site :
[http ://www.the-savoisien.com/](http://www.the-savoisien.com/)

